

LE SPHINX

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français
le 23 Mars 1874

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in-18.

LES AMOURS DE PHILIPPE	1	vol.
BELLAH	1	—
HISTOIRE DE SIBYLLE	1	—
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1	—
LE JOURNAL D'UNE FEMME	1	—
JULIA DE TRÉCŒUR	1	—
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1	—
MONSIEUR DE CAMORS	1	—
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA	1	—
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE	1	—
SCÈNES ET COMÉDIES	1	—
SCÈNES ET PROVERBES	1	—

L'ACROBATE, comédie en un acte.
LA BELLE AU BOIS DORMANT, comédie en cinq actes.
LE CAS DE CONSCIENCE, comédie en un acte.
LE CHEVEU BLANC, comédie en un acte.
CIRCÉ, proverbe en un acte.
LA CRISE, comédie en quatre actes.
DALILA, drame en quatre actes, six parties.
LA FÉE, comédie en un acte.
JULIE, drame en trois actes.
MONTJOYE, comédie en cinq actes.
PÉRIL EN LA DEMEURE, comédie en deux actes.
LE POUR ET LE CONTRE, comédie en un acte.
RÉDEMPTION, comédie en cinq actes.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, comédie en cinq actes.
LE SPHINX, drame en quatre actes.
LA TENTATION, comédie en cinq actes, six tableaux.
LE VILLAGE, comédie en un acte.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE

SPHINX

DRAME EN QUATRE ACTES

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

—

1898

PERSONNAGES

L'AMIRAL COMTE DE CHELLES.	MM.	MAUBANT.
HENRI DE SAVIGNY.		DELAUNAY.
LORD ASTLEY, marquis d'Astley . . .		FEBVRE.
ARTHUR LAJARDIE.		JOUMARD.
EVERARD, lieutenant de vaisseau, aide de camp de l'Amiral		PRUDHON.
ULRIC, pianiste et compositeur.		COQUELIN CADET.
BLANCHE DE CHELLES, belle-fille de l'amiral	Mlles	CROIZETTE.
BERTHE DE SAVIGNY..		SARAH BERNHARDT.
GABRIELLE LAJARDIE, nièce de l'amiral.		BIANCA.

La scène se passe à la campagne, dans les environs de Paris.

Toutes les indications de mise en scène sont prises à droite et à gauche du spectateur.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Au château de la Chesnaye, chez l'amiral. — Une serre-salon meublée et décorée avec un grand luxe. Grands vases, fleurs, palmiers, statues soutenant des lampes allumées, siéges de toute sorte épars çà et là. Un grand canapé circulaire sur le devant, au milieu de la scène. Tables chargées d'albums. La serre s'ouvre au fond par trois arcades sur une terrasse et sur un parc faiblement éclairés. Entre les arcades, une vigne chargée de grappes court sur un treillage doré. A gauche sur le premier plan, une large porte à portière, précédée de deux degrés, donne accès dans la salle à manger et dans les salons. A droite, au second plan, une petite porte communiquant aux appartements de madame de Chelles.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMIRAL, SAVIGNY, LORD ASTLEY, LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC, BLANCHE, BERTHE, GABRIELLE.

Ils sortent de la salle à manger, après dîner, et entrent par la gauche processionnellement : l'amiral le premier, donnant le bras à Berthe; puis lord Astley donnant le bras à Blanche, Savigny à Gabrielle, et les trois jeunes gens à leur suite.

L'AMIRAL, à Berthe.

Il y a deux marches, chère madame... Faites attention!

BERTHE, admirant la serre.

Oh! comme c'est joli, amiral!... comme c'est bien arrangé

L'AMIRAL.

C'est à votre amie Blanche qu'il faut en faire compliment... C'est elle qui s'est occupée de cela. (Il la salue en lui quittant le bras.)

BLANCHE, continuant sa conversation avec lord Astley.

Il me semble que j'adorerais ce pays sauvage!

LORD ASTLEY; il parle sans accent, mais d'un ton remarquablement froid et tranquille.

Il faut y venir.

BLANCHE, riant.

Partons! Mille grâces, milord! (Ils se saluent et se séparent.)

GABRIELLE, répondant aux dernières paroles de Savigny, avec un sourire distrait et en montrant ses dents.

Vraiment?

SAVIGNY, avec une galanterie banale.

Il n'y a que vous pour cela!

GABRIELLE.

Vous croyez?

SAVIGNY.

Certainement.

GABRIELLE.

Oh! la bonne plaisanterie! (Ils se saluent et se quittent.)

BERTHE, à Blanche.

C'est encore plus joli aux lumières, ma chère! C'est élégant, c'est distingué, c'est ravissant... Ça te ressemble!

BLANCHE, l'embrassant.

Toujours bonne, toi!

BERTHE, à son mari.

N'est-ce pas, mon ami? Comme c'est réussi, tout cet arrangement! Quel goût elle a, cette Blanche!

SAVIGNY, à demi-voix.

Il faut bien qu'elle ait une qualité!

BERTHE, d'un ton de reproche.

Mon ami!

BLANCHE.

Qu'est-ce qu'il a dit?

BERTHE.

Il a dit que ton goût avait fait des merveilles!

BLANCHE.

Il n'a pas dû dire cela... Est-ce qu'il est quelquefois aimable, ton mari?

BERTHE.

Mais oui, il me semble.

BLANCHE.

Je ne l'ai jamais vu sous ce jour-là... Quand il était aide de camp de mon beau-père, il me boudait du matin au soir... Tu m'as rendu un fier service en l'épousant... Il a donné sa démission et cela a été un vrai soulagement pour moi... (A Savi-

gny, qui s'est incliné ironiquement.) Réciproque, n'est-ce pas?... J'en suis persuadée!... Cela n'empêche pas que je vous destine un rôle dans la comédie que nous organisons pour la semaine prochaine, et que vous l'accepterez.

SAVIGNY.

Oui, s'il est charmant.

BLANCHE.

Il est charmant. Ça vous changera!... Messieurs, on vous sert le café sur la terrasse... A cause du bal, on ne fume pas ce soir dans la serre, ou bien peu... bien peu... Moi, je vais aller avec ces dames faire un tour de barque sur l'étang... Les hommes sont insupportables après dîner, je trouve... Et puis... je ne sais pas, j'ai besoin de ramer!

L'AMIRAL.

Voyons, ma chère enfant... ramer! ramer, maintenant! Vous avez passé la journée à cheval... vous allez passer la nuit au bal... et, dans l'intervalle, il faut que vous ramiez! vous vous tuerez!

BLANCHE, avec câlinerie, en enfant.

Deux petites bordées seulement, amiral... Vous permettez? Merci. (Elle lui tend son front.)

L'AMIRAL, l'embrassant légèrement.

Hon! tête folle!

BLANCHE, prenant une mante et s'arrangeant pour sortir.
(Au lever du rideau les manteaux et les écharpes des jeunes femmes sont jetés çà et là sur les meubles.)

Allons! viens-tu, Berthe?... et toi aussi, Gabrielle?

GABRIELLE.

Mais... c'est que j'ai envie d'aller m'habiller, moi !

BLANCHE.

Nous avons tout le temps, ma chère! On n'arrivera pas pour le bal avant dix heures... Voyons... partons... laissons ces messieurs dire du mal de nous... c'est leur heure! (Les jeunes gens se récrient en riant.)

GABRIELLE, s'enveloppant pour sortir, aidée par Blanche.

J'en connais un du moins qui ne dira pas de mal de toi...

BLANCHE.

Qui donc ça?...

GABRIELLE.

Mais Arthur, mon mari... il est amoureux de toi, tu sais?

BLANCHE.

Tu sais que ça m'est égal?

GABRIELLE.

Et à moi donc, ma chère! (Elles rient toutes deux en s'en allant vers l'arcade du fond à droite.

LAJARDIE, la retenant.

Gabrielle... non... deux mots... Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

GABRIELLE.

Quoi?

LAJARDIE

Tu n'es pas jalouse?

GABRIELLE.

Vous êtes bête, mon ami.

LAJARDIE.

Ah ! je respire !

GABRIELLE.

N'oubliez pas, mon ami, d'aller voir ma mère dans sa chambre avant le bal... Vous savez comme elle est souffrante, pauvre mère !

LAJARDIE.

C'est bon ! (Les trois femmes sortent par le fond, à droite. Les hommes se dirigent par groupes vers la terrasse ; lord Astley fait le tour de la serre en causant avec l'amiral.)

SCÈNE II.

L'AMIRAL, LORD ASTLEY.

L'AMIRAL.

Mon Dieu, oui... certainement, la propriété n'est pas mal... et puis à deux heures de Paris, ce qui est très-avantageux... Au reste, je n'y songeais pas... c'est une fantaisie de ma belle-fille... Elle a appris un matin que la Chesnaye était à vendre, et elle m'a prié de l'acheter... Soit ! achetons la Chesnaye !... (Il s'assoit et fait signe à lord Astley de s'asseoir.) Elle avait pour cela une raison à laquelle j'ai été très-sensible... La Chesnaye n'est qu'à quelques portées de fusil du château de Savigny, qui est habité une partie de l'année par Savigny, mon ancien aide de camp...

Or, sa femme, à Savigny, est une personne extrêmement distinguée et comme il faut...

LORD ASTLEY.

Extrêmement...

L'AMIRAL.

Qui de plus est cousine et amie d'enfance de madame de Chelles, de ma belle-fille... Elles ont été élevées ensemble... elles s'adorent... deux sœurs tout à fait!

LORD ASTLEY.

Ah! vraiment!

L'AMIRAL.

Oui, de sorte que ma belle-fille a été ravie de faire son installation de campagne à côté de son amie Berthe, et j'ai été enchanté moi-même du rapprochement, parce que madame de Savigny est une jeune femme d'une tenue parfaite, et une excellente relation pour ma belle-fille...

LORD ASTLEY.

Sans doute.

L'AMIRAL.

Mais, au fait, vous les connaissez, les Savigny, mon cher marquis... vous êtes aussi leur voisin très-proche.

LORD ASTLEY.

Très-proche... exactement comme vous, du reste... car leur parc touche d'un côté à vos bois et de l'autre aux miens... Mais c'est surtout à Paris que j'ai pu les rencontrer jusqu'ici... car je viens moi-même pour la première fois dans ce pays... Cette année... et depuis le commencement de la saison, M. de Savigny et sa femme étaient absents, comme vous le savez... ils sont rentrés il y a cinq ou six jours seulement, je pense...

L'AMIRAL.

Justement!... et le piquant de l'aventure, c'est qu'ils ne s'attendaient pas du tout à nous voir ici... Ma belle-fille leur en a fait la surprise... Elle s'était bien gardée, en écrivant à sa cousine, de lui apprendre que j'avais acquis la Chesnaye, de sorte qu'en arrivant, ils nous ont trouvés installés là tout à coup... Vous comprenez que cela a été un moment très-agréable pour ces jeunes femmes... (L'amiral et lord Astley se lèvent et reprennent leur marche en causant. Savigny descend la scène à droite et se met à regarder des albums.) Et vous avez une chasse superbe, milord, à ce qu'on dit?

LORD ASTLEY.

Oui, la chasse est assez bonne... C'est ce qui m'a décidé à louer ce pavillon pour un an ou deux...

L'AMIRAL.

Ah! ce ne sont pas là vos chasses d'Écosse, mon cher lord!

LORD ASTLEY.

Oh! non. (S'inclinant.) Mais il y a tant de compensations! (Savigny lève un peu la tête, comme frappé des paroles de lord Astley.)

L'AMIRAL.

Eh bien, vous voyez... la serre ouvre sur la terrasse... de sorte qu'on peut regagner les salons par là... Ceci est une porte qui donne dans l'appartement de ma belle-fille... de cette façon... elle va... elle vient... C'est très-commode pour elle...

LORD ASTLEY.

Excessivement. (Ils s'éloignent par le fond.)

SCÈNE III.

LAJARDIE, SAVIGNY, feuilletant des albums.

LAJARDIE, au fond à gauche sur la terrasse; il est engagé dans une conversation animée avec Éverard et Ulric et s'écrie :

Allons donc! ça un cheval? jamais!... Ce n'est pas un marin qui m'apprendra ce que c'est qu'un cheval... je sais parfaitement ce que c'est qu'un cheval!... (Il descend la scène, sa tasse de café à la main et répète.) Je sais parfaitement... ce que c'est... qu'un cheval! (Il s'assoit sur le canapé.) Houp-là! On dîne bien chez l'oncle de ma femme!... C'est quelque chose!... (Apercevant Savigny, qui est assis à gauche.) N'est-ce pas, on dîne bien chez mon oncle, Savigny?... Comment vas-tu, mon vieux Savigny? Il y a des siècles qu'on ne t'avait vu!... Tiens! au fait, comment vas-tu?

SAVIGNY.

Ne t'attendris pas, Lajardie... je vais bien... Et toi?

LAJARDIE, triste.

Euh! moi, comme ça, mon cher... J'ai toujours ma belle-mère, tu sais?

SAVIGNY.

Mais c'est une très-brave femme, ta belle-mère!

LAJARDIE, se levant et se rapprochant de Savigny.

Une brave femme... si tu veux... oui... mais vieille école... pas du tout dans le mouvement... Elle me sermonne, elle me

surveille... ça m'ennuie... Si je n'avais que ma femme, je serais très-bien... tout à fait dans le mouvement, ma femme!... (Il s'assoit sur un canapé à droite.)

SAVIGNY.

Tout à fait... Et qu'est-ce qui se passe ici?

LAJARDIE.

Ah! mon cher, c'est navrant! ça tire des larmes! Ce pauvre amiral, quand il est venu à la campagne, espérait se reposer, tu comprends... Il n'est plus jeune, cet homme, et, depuis que son fils, ce farceur de Georges, a repris la mer et est parti pour la Cochinchine... ses fonctions de beau-père sont devenues très-fatigantes... Tu sais comme il les prend au sérieux!... Au bois, aux courses, au spectacle, au bal... au diable... toujours derrière sa belle-fille... à pied ou à cheval! Il est bon à cheval, par parenthèse, mon oncle... Eh bien, quoi? qu'est-ce que je te disais?... Ah! Eh bien... oui, il est venu à la campagne... ça l'enchantait; il se disait: « A la campagne, je vais respirer un peu!... » Pas du tout, mon cher... Maintenant, ce sont des cavalcades de jour et de nuit dans les bois, des chasses, des comédies... puis des bandes d'amoureux qui nous tombent de dix lieues à la ronde... sans compter ceux qu'on élève à domicile... l'aide de camp, naturellement, puis cette espèce de pianiste, de compositeur, qu'elle traîne après elle... et *cætera!*

SAVIGNY.

Et cætera... c'est toi?

LAJARDIE.

Oh! moi, non, mon cher! non! je n'aime pas ce genre de femme-là, moi!... du tout, du tout!

SAVIGNY.

Il me semble pourtant qu'elle est dans le mouvement, celle-là ?

LAJARDIE, se levant.

Elle est trop dans le mouvement !... J'en sais quelque chose... Au reste, écoute!... Je peux te conter ça, sans indiscrétion, malheureusement!... (Il se rassoit.) Tu vas voir. Eh bien, tiens, hier au soir... ce n'est pas plus vieux que ça... après dîner... elle me semblait encore plus jolie qu'à l'ordinaire... je lui dis quelques paroles bien senties... elle parut les prendre assez bien... et enfin, elle me quitta en levant les yeux au ciel, et en me disant : « Dieu ! qu'il fera beau, à onze heures, près de la marnière!... » Qu'est-ce que tu aurais compris, toi ?

SAVIGNY.

J'aurais compris qu'elle me donnait un rendez-vous.

LAJARDIE.

Et tu y serais allé ?

SAVIGNY.

Ça, je ne sais pas.

LAJARDIE, après une pause.

Eh bien, moi, j'y suis allé!... je n'y tenais pas autrement... mais enfin, il y a des devoirs, n'est-ce pas ?... Me voilà donc à onze heures, onze heures moins le quart, au bord de la marnière... tapi dans un bouquet d'arbres qui est là... Je n'y étais pas depuis cinq minutes, que j'entends un bruit de pas... Je guette... Qu'est-ce que j'aperçois au clair de lune ?... Éverard, l'aide de camp, qui m'aperçoit probablement de son côté et se

rejette dans le taillis... Très-bien !... Tout de suite après, nouveau bruit de pas mystérieux... Je me dégage doucement... Le pianiste!... il me flaire et se dissimule dans le fourré... J'étais très-ennuyé... je me mets à réfléchir... je me demande si je suis joué... si je suis épié... quoi! Tout à coup je distingue nettement le frôlement d'une robe qui s'approche en balayant les feuilles... Ma foi, j'oublie tout! le cœur me bat!... je m'élance hors de ma cachette... Qu'est-ce que je vois, mon cher?... Ma belle-mère!... Attends!... et derrière ma belle-mère, à vingt pas... qui? — l'amiral!

SAVIGNY.

Complet!

LAJARDIE.

Complet, n'est-ce pas? (Il se lève.)

SAVIGNY.

Et comment t'en es-tu tiré?

LAJARDIE, tristement.

Je ne m'en suis pas tiré... j'ai dit que je me promenais... que veux-tu! Ma belle-mère a dit qu'elle se promenait avec moi... et nous sommes revenus tous trois... en nous promenant... ce n'était pas gai!... Ma belle-mère y a gagné un refroidissement... C'est quelque chose!... Eh bien, comment trouves-tu ça?... Une femme qui donne trois rendez-vous dans la même soirée?

SAVIGNY, qui s'est levé.

C'est qu'elle en avait un quatrième plus sérieux.

LAJARDIE.

Très-possible, ça!... J'y ai pensé!... Et elle nous envoyait son beau-père, pour détourner ses soupçons, pour gagner sa confiance!... Elle est très-forte!... Elle jouait simplement à nous faire casser la tête... car il est très-violent, l'amiral... il est même brutal... Tu sais que, sur un soupçon, il a tué sa première femme?

SAVIGNY.

C'est-à-dire... il ne l'a pas tuée précisément.

LAJARDIE, avec éclat.

Parce qu'il l'a manquée! Car il a parfaitem...

SAVIGNY, voyant l'amiral au fond.

Tais-toi! (Lajardie achève sa phrase en chantonnant et descend la scène gauche(.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'AMIRAL, ÉVERARD, puis ULRIC.

L'AMIRAL, à Éverard qu'il amène avec lui.

Venez, venez, mon cher Éverard... je n'ai pas eu le temps de vous présenter avant le dîner, et je veux absolument que vous fassiez connaissance... Mon cher Savigny, permettez-moi de vous présenter le lieutenant de vaisseau Éverard, mon aide de camp... celui qui a remplacé mon fils Georges depuis qu'il

a repris la mer... (Savigny et Éverard se serrent la main.) Un brave garçon comme vous, Savigny, excellent officier... studieux, appliqué... seulement, eh! eh! un peu sentimental, mon cher Éverard... un peu sentimental!... A cet égard-là, Savigny était un modèle... tout entier au service... Ainsi j'avais déjà ma belle-fille de son temps... n'est-ce pas, Savigny? (Il s'approche de Savigny.)

SAVIGNY.

Oui, amiral!

L'AMIRAL, revenant à Éverard et le regardant fixement.

Eh bien... pour lui, elle n'existait pas... elle n'existait pas! hem! (Marchant lentement sur Lajardie.) Et vous, mon cher Arthur, comment allez-vous? (Il le regarde fixement.)

LAJARDIE, avec embarras.

Mais... très-bien, amiral... je vous remercie.

L'AMIRAL.

Vous êtes plus à votre aise ici que dans le parc la nuit dernière, eh?...

LAJARDIE.

Oh! certainement... amiral... d'une façon... car les nuits deviennent fraîches, vraiment... Au surplus, n'est-ce pas? c'est la saison...

L'AMIRAL.

Oui!... oui!... Sans doute, c'est la saison! oui! — Ah! dites-moi, Savigny... je voulais vous demander... (Il prend le bras de Savigny et l'emmène vers le fond.) Avez-vous eu la bonté de penser à ce petit travail?... (Ils s'éloignent à gauche en causant, et disparaissent sur la terrasse. — Au même instant entre Ulric.)

SCÈNE V.

LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC, entrant par le fond.

LAJARDIE, à Éverard.

Eh bien, lieutenant, vous avez entendu ce qu'il m'a dit?

ÉVERARD, riant.

Très-bien... Entendu et compris... L'allégorie était assez transparente.

LAJARDIE.

Comme c'est agréable, n'est-ce pas? Vous avez vu quels yeux il me fait... C'est qu'il est très-violent, l'amiral. (Confidentiellement.) Il a tué sa première femme, vous savez?...

ÉVERARD.

C'est-à-dire...

LAJARDIE.

Parce qu'il l'a manquée!... Enfin, vous n'êtes pas malheureux, vous, que je vous aie servi d'écran hier au soir... C'est moi qui paye pour tous... pour vous aussi, cher monsieur Ulric... car vous étiez également de cette petite fête... Eh bien, d'après ça, madame de Chelles est-elle toujours pour vous un être aussi idéal, aussi parfait? Eh?

ULRIC, vaporeusement, avec un doux sourire.

Toujours! Je ne tiens pas compte d'une espièglerie, d'une

gaieté de jeune femme... D'ailleurs, tout ce qu'elle fait me paraît charmant, je l'avoue... Ses caprices me mettent-ils au martyre... j'aime mon martyre! — Vous me direz que c'est de l'idolâtrie?... — Peut-être!

LAJARDIE, riant avec éclat.

C'est un Polonais!

ÉVERARD.

Mais enfin, vous qui la connaissez depuis longtemps, Lajardie, quelle femme est-ce, madame de Chelles?

LAJARDIE.

Quelle femme c'est?... La candeur des marins!

ÉVERARD.

Mon Dieu, je sais quelle réputation le monde lui fait!.. Mais la mérite-t-elle?... Ou est-ce simplement une femme coquette, étourdie, frivole?...

ULRIC.

Mais elle n'est même pas frivole!...

LAJARDIE.

Ah bah!

ULRIC.

Moi, je la vois souvent livrée à de sérieuses pensées, méditant, rêvant solitairement...

LAJARDIE, faisant le geste de jouer du piano.

En *la* mineur!... Eh bien, ça, c'est fort! Faire de madame de Chelles une rêveuse, il faut s'appeler Ulric pour cela! (Aper-

cevant lord Astley qui descend la scène et qui les écoute avec un froid sourire.) J'en appelle au marquis... Voyons, milord, vous savez quelle est la personne dont il s'agit!... Eh bien, qu'en pensez-vous, vous qui êtes un expert consommé en ces matières?

LORD ASTLEY.

C'est un triste privilége de l'âge, messieurs... Mais, si j'osais m'en autoriser pour vous donner un bon avis, je vous conseillerais à tous les trois de renoncer à vos prétentions sur le cœur de madame de Chelles.

ÉVERARD et ULRIC.

Ah!

LAJARDIE.

Parce que?

LORD ASTLEY.

Parce que vous ne réussirez pas.

ULRIC.

Ainsi, milord, vous croyez, comme moi, à la vertu de madame de Chelles?

LORD ASTLEY.

Nullement... Je crois que vous êtes pour elle d'un attrait trop ordinaire.

TOUS LES TROIS, se récriant.

Ah! milord!... Marquis!... Pardon, mais...

LORD ASTLEY, s'asseyant.

Laissez-moi m'expliquer, je vous prie... Je ne suis pas de ceux qui pensent que madame de Chelles fait beaucoup d'heureux..

Je croirais plutôt qu'elle n'en fait pas du tout... qu'elle se réserve... Mon Dieu, je puis me tromper... Toute femme est une énigme, et celle-ci plus que toute autre a le droit de prendre un sphinx pour symbole... Mais enfin, madame de Chelles, à mon sens, est une de ces femmes, intéressant produit de notre haute civilisation, qui naissent mûres pour ainsi dire, qui, par suite peut-être d'une éducation fâcheuse, sont blasées avant d'avoir vécu — et pour qui le fruit défendu, même avant qu'elles y aient goûté, n'a plus de goût... à moins qu'il ne soit relevé par quelque saveur extraordinaire. — Pour leur faire oublier, non leurs principes, — elles n'en ont pas, — mais leur délicatesse et leur fierté, il ne suffit pas d'un amour de salon, — sous quelque aspect gracieux qu'il puisse s'offrir, messieurs; — il faut un amour hardi, singulier... quelque chose d'héroïque ou de criminel... la tentation de grands dévouements ou de grandes perfidies... une perspective enfin, qui fasse entrevoir à leur imagination... que sais-je? l'inconnu, l'aventure, le drame, le danger, la mort!... (Il se lève.) Eh bien, voyons, messieurs, sérieusement, êtes-vous disposés à offrir tout cela à madame de Chelles? (Les trois jeunes gens se récrient en riant.)

LAJARDIE.

Et vous, marquis?

LORD ASTLEY.

Moi, messieurs, je vais le lui offrir tout à l'heure! (Il leur fait une légère inclination de tête et s'éloigne par le fond à droite.)

SCÈNE VI.

LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC.

Ils regardent le marquis s'éloigner, puis se regardent entre eux.

LAJARDIE.

Il a de l'aplomb! Il en a le droit! Trois millions de rente! Tiens! tiens!... je me disais aussi : « Qu'est-ce qu'il est venu faire dans ce pays-ci, cet original-là? »

ÉVERARD.

Il joue cartes sur table, au moins.

ULRIC.

Il est passablement impertinent.

LAJARDIE.

Allez le lui dire, mon cher... Vous trouverez à qui parler, je vous en réponds.

ÉVERARD.

Il demeure à Paris, habituellement?

LAJARDIE.

Oh! depuis des années! Un viveur infernal avec son air tranquille... Très-galant homme d'ailleurs... très-grand seigneur! Il paraît qu'il a là-bas, en Écosse, une espèce de petit

royaume... des forêts... des montagnes... des lacs... des flottes... Est-ce que je sais? Vous n'avez pas vu ses écuries, rue de Courcelles?

ÉVERARD.

Non!

LAJARDIE, avec enthousiasme.

Oh! mon cher!... on y mangerait!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GABRIELLE, BERTHE, SAVIGNY, arrivant par le fond.

GABRIELLE, au fond.

Ouf!... je grelotte!... Mon mari est-il par là?

LAJARDIE.

Présent!... Eh bien, vous avez débarqué?

BERTHE.

Oui, nous avions froid, votre femme et moi... nous avons débarqué.

LAJARDIE.

Et madame de Chelles?

GABRIELLE.

Elle fait encore deux ou trois tours d'étang avec lord Astley qui a pris notre place... (Ironiquement à son mari.) Vous n'étiez

pas là, mon ami!... A propos, dites-moi, Arthur, vous êtes allé chez ma mère, n'est-ce pas?

LAJARDIE.

Comment donc!... J'en arrive...

GABRIELLE.

Et comment va-t-elle, cette pauvre mère?

LAJARDIE.

Mais pas mal... elle n'est réellement pas mal... J'ai de l'espoir!

GABRIELLE, sans écouter.

Ah! tant mieux!... Moi, je vais vite m'habiller... Viens-tu, Berthe?

SAVIGNY, bas, à sa femme.

J'ai à te parler.

GABRIELLE.

Tu ne viens pas?

BERTHE.

Moi?... pas encore... je vais attendre Blanche...

GABRIELLE.

Eh bien, je me sauve! (Elle sort par le fond à gauche.)

LAJARDIE, à Éverard et à Ulric.

Allons-nous le voir manœuvrer, messieurs?

ÉVERARD, riant.

Allons! (Ils s'éloignent par le fond.)

SCÈNE VIII.

SAVIGNY, BERTHE.

SAVIGNY, *s'asseyant près d'elle.*

Ma chère enfant, j'ai une chose très-ennuyeuse à te dire...

BERTHE.

Mon Dieu!... quoi donc?

SAVIGNY.

Quand nous sommes arrivés, il y a quelques jours, et que nous avons trouvé madame de Chelles installée à la Chesnaye, tu as dû remarquer que cette surprise me faisait éprouver un enthousiasme modéré?

BERTHE, *tristement.*

J'ai bien vu.

SAVIGNY.

A Paris, il m'était encore possible de maintenir tes relations avec madame de Chelles dans les limites que je crois nécessaires. Ici, à la campagne, j'ai compris tout de suite les embarras qui allaient naître de ce voisinage si proche, de ce contact quotidien... J'ai voulu espérer toutefois que ta cousine avait pu modifier un peu, depuis quelques mois, ses goûts et ses mœurs... mais il est évident que c'est pis que jamais... Je te connais assez, ma chère enfant, pour savoir que l'exemple

serait sans danger pour toi; mais enfin il ne convient pas que tu sois associée, dans la vie et dans l'opinion, à ta cousine. Bref, mon parti est pris; je tranche dans le vif : au lieu de passer l'automne et une partie de l'hiver à Savigny, nous allons prendre le prétexte de ta santé et partir pour Nice... Je te prie d'en prévenir ta cousine.

BERTHE.

Oh! mon ami, c'est si blessant!

SAVIGNY.

Je t'en prie.

BERTHE.

Songe donc... Ce pauvre amiral qui était si heureux de voir Blanche auprès de nous... Il me priait encore tout à l'heure si affectueusement de lui donner des conseils, de la prendre souvent avec moi!... Tu sais comme il est sévère, l'amiral... et tu vois comme il la gâte... il faut bien qu'il lui reconnaisse des qualités!

SAVIGNY.

Oh! l'amiral est sous le charme comme tout le monde... mais, si jamais il voit clair, malheur à elle!... Il ne serait pas tendre... elle finirait mal!

BERTHE.

Tu es injuste pour elle... je t'assure... Je la connais bien, moi... elle a toujours été bizarre, fantasque... mais si bonne au fond... un si brave cœur! des élans si généreux!...

SAVIGNY, *se levant.*

Eh! les dernières des femmes ont des élans généreux!

BERTHE, se levant.

Les dernières des femmes! Vraiment, Henri, je ne comprends pas que tu la juges avec tant de dureté et de colère! Une enfant!

SAVIGNY, amèrement.

Oh! une enfant! Non!... Écoute, elle a été... elle est encore ta sœur d'affection... tu fais bien d'avoir pour elle de la charité dans le cœur et sur les lèvres... Mais au fond tu la juges aussi sévèrement que moi... C'est un type détestable!... c'est le type de ces mondaines affolées qui n'ont qu'un but, qu'une pensée, qu'une passion dans la vie... le plaisir sous sa forme la plus frivole ou la plus coupable. Le mot devoir pour elles n'a pas de sens. Principes, sentiment moral, convenances, opinion, tout ce qui est digne de respect, elles l'ignorent ou le méprisent... Certes, je suis du monde, moi-même, je ne suis pas un sauvage... Le monde a des plaisirs que j'apprécie fort... qui rehaussent et honorent la vie... J'aime le luxe... les fêtes... les arts... Mais ces femmes-là ne se mêlent à nos fêtes que pour les déconsidérer, en y apportant leur turbulence ridicule, leurs familiarités équivoques, leurs scandales d'élégance, leurs débauches de coquetterie! Elles en chassent les honnêtes femmes comme toi, sous peine de les rendre suspectes comme elles... car elles ne font pas tort à elles seules, malheureusement... elles sont une calomnie vivante contre le monde auquel elles appartiennent, contre le monde de nos femmes et de nos mères!... (On entend au dehors les éclats de voix et les rires des jeunes gens qui reviennent avec madame de Chelles.) Donc, tu vas la prévenir!

BLANCHE, au fond, en dehors.

Où est Berthe?... Est-ce qu'elle est déjà montée?

BERTHE.

Non, me voilà! (Berthe regarde Savigny d'un air suppliant en joignant les mains.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLANCHE, LORD ASTLEY, LAJARDIE, ÉVERARD, ULRIC.

BLANCHE, à Berthe.

J'ai des ampoules, ma chère, à force de ramer!... (A Savigny, en agitant ses mains devant lui.) Monsieur, j'ai des ampoules, voyez! (Savigny salue froidement. — Blanche se jette sur le canapé et redemande tour à tour à chacun des jeunes gens les objets qu'elle leur a confiés) Mon éventail!... Qu'est-ce qui a mon éventail?... Mon mouchoir!... Mes gants!... Ouf!... Que j'ai soif, mon Dieu!... Lajardie!...

LAJARDIE.

Ma belle cousine?

BLANCHE.

J'ai soif... Cueillez-moi une grappe de raisin!

LAJARDIE.

Je veux bien... mais vous venez de dîner... vous allez vous faire mal?

BLANCHE, haussant les épaules.

Enfant! — Tu n'en veux pas une, Berthe?

BERTHE.

Non, non, merci.

BLANCHE.

Assieds-toi donc... Et vous aussi, messieurs... (A Savigny, qui s'assoit à l'écart sur un canapé à gauche.) Eh bien, vous nous mettez en pénitence, vous là-bas?

SAVIGNY.

Oui, madame.

BLANCHE.

Charmante nature!

LAJARDIE, lui apportant sur un plateau une grappe qu'il a détachée de la treille.

Voilà, belle cousine!

BLANCHE, lui touchant la joue de son éventail.

Merci... ange. (Les jeunes gens sont groupés autour d'elle. Savigny est assis dans le coin à gauche; lord Astley debout près de Berthe, assise à droite. — Mangeant son raisin. —) Ça doit être drôle, un bal à la campagne... il doit y avoir de bonnes figures... (A Berthe.) Tu connais déjà notre sous-préfet, n'est-ce pas?

BERTHE.

Très-bien!

BLANCHE.

Tu ne trouves pas qu'il ressemble à un mouton? (Les jeunes gens rient.) Et des prétentions de mangeur de cœurs, avec cela! Pauvre innocent!... Mais, mon Dieu!... que je souffre donc à ce doigt!...

BERTHE.

Qu'as-tu?

BLANCHE, montrant une bague à gros chaton qu'elle a au doigt.

C'est mon sphinx qui me gênait pour ramer, et qui m'a blessée.

ULRIC.

Est-ce que votre bague à tête de sphinx contient toujours ce poison mystérieux, chère madame?

BLANCHE.

Toujours... comment donc!

LAJARDIE.

Il doit être un peu éventé, votre poison, ma cousine!

BLANCHE.

Voulez-vous en goûter un peu sur du sucre, vous?... Monsieur Éverard, vite un morceau de sucre!

ÉVERARD, riant et se levant.

Je cours...

LAJARDIE, vivement, l'arrêtant.

Non... non... pardon! permettez!

BLANCHE.

Ah! vous êtes piteux, mon ami!... Mon Dieu, rassurez-vous!... Ce n'est pas pour vous, allez!... D'ailleurs, on ne pourrait pas en mettre sur du sucre... Ce n'est pas liquide.

ÉVERARD.

Ah! ce n'est pas liquide?

BLANCHE.

Non, monsieur... C'est une poudre... une petite poudre brune... Ah! dites-moi, monsieur Ulric, vous voudrez bien nous jouer deux ou trois valses avec l'orchestre, n'est-ce pas?

ULRIC.

Vous savez que vos moindres désirs sont pour moi des ordres absolus!

BLANCHE.

Délicieux! mais ça ne se dit pas, mon ami, ces choses-là, ça se chante! Où est votre lyre?... Enfin, c'est votre genre... Chacun a le sien... Vous, genre troubadour!... M. Éverard, genre sincère et sans espoir... Lajardie, mauvais genre!... Lord Astley... non classé... genre inconnu!... Ah! j'ai assez de raisin décidément! (Elle se lève.) Qui est-ce qui en veut? (Elle balance dans sa main la grappe de raisin, puis la jette dans le fond au milieu des arbustes de la serre. Les jeunes gens courent et se disputent la grappe dont Lajardie reste maître. Blanche éclate de rire.) Bravo! Un steeple-chase! Six contre un pour Lajardie!... (A lord Astley, qui reste immobile.) Milord, vous ne prenez pas part au tournoi... un mauvais point!... Quant à M. de Savigny, on sait que sa dignité l'attache au rivage... (A Berthe, brusquement.) Qu'est-ce que tu as?... tu as quelque chose à me dire, toi!

BERTHE, avec un peu d'embarras.

Non.

BLANCHE.

Si!... Monsieur Éverard, voyez donc si le buffet est bien... Monsieur Ulric, placez l'orchestre, je vous en prie... Lajardie, allez manger votre raisin dehors... La première valse, milord, n'est-ce pas? (Tous les hommes se retirent : Éverard et Ulric à gauche, les autres par le fond. Savigny, avant de s'éloigner, échange un regard avec Berthe.)

SCÈNE X.

BLANCHE, BERTHE.

BLANCHE.

Comme je te connais, hé?... Comme je lis dans tes yeux?... Tu as quelque chose à me dire... Eh bien, quoi, voyons?

BERTHE, s'asseyant près d'elle et lui prenant les mains.

Ma petite Blanche... Sois autrement, je t'en prie!

BLANCHE, subitement grave et sombre.

Ma chère, tu ne sais pas ce que tu me demandes... Si j'étais autrement... je serais pire!... Enfin, qu'est-ce que tu me reproches?

BERTHE.

Mais... permets-moi d'être franche... je te reproche tes façons vraiment trop étourdies... trop vives... ta légèreté, qui peut être mal interprétée... et qui l'est.

BLANCHE.

Pas par toi, je suppose? C'est tout ce qu'il me faut, je n'aime que toi, je n'estime que toi au monde, et je ne tiens à être aimée et estimée que par toi!

BERTHE.

Je te remercie, ma chérie, mais.

BLANCHE.

Mais quoi? Qu'y a-t-il donc de si coupable dans ma conduite? Je monte à cheval, je vais au spectacle, au bal, aux courses, aux eaux... je suis toujours en l'air... C'est vrai... Mais c'est tout. Quant aux amours qui rôdent autour de moi, tu peux être sûre qu'ils me laissent impassible comme un marbre... et sais-tu pourquoi ?

BERTHE.

Mais... d'abord, parce que tu aimes ton mari, je suppose ?

BLANCHE, la regardant brusquement et d'un ton de mépris amer.

Tu veux rire?... Tu le connais... c'est un second Lajardie... C'est lui qui m'a lancée dans ce train-là... Je suis comme les trois quarts des femmes, ce que mon mari m'a faite! N'en parlons plus!... Non, si, malgré tout, ma vie reste pure... c'est que j'ai le cœur trop haut placé pour le laisser prendre aux sentiments vulgaires dont je suis assiégée... Je m'en divertis, je l'avoue... Ces cœurs d'hommes si hautains, si méprisants pour nous, il y a du plaisir, je t'assure, à voir jusqu'où on peut les faire descendre d'une parole, d'un sourire, d'un regard... Ah! mon Dieu, la foi, l'honneur, les serments, l'amitié... On souffle... il n'y a plus rien!... C'est très-amusant.

BERTHE, d'un ton de reproche.

Blanche !

BLANCHE.

Et pourtant, au milieu de toutes mes distractions, il y a des moments où je me sens si lasse, si ennuyée, que j'ai envie de demander à mon sphinx son secret. (Elle regarde sa bague.)

BERTHE.

Ah! tais-toi donc!... qu'est-ce que c'est encore que cette nouvelle folie-là?... Ce poison dans cette bague?... Ce n'est pas sérieux, j'espère?

BLANCHE.

Très-sérieux... C'est même un poison terrible, à ce qu'on dit.

BERTHE, avec chagrin.

Pourquoi as-tu cela?... Comment t'es-tu procuré cela?

BLANCHE.

Est-ce qu'on me refuse rien?... C'est un savant qui me l'a donné... un savant illustre... un homme très-grave, très-austère... (Souriant.) mais un homme, enfin!

BERTHE, sévèrement.

Ah! écoute, Blanche... je ne puis te cacher plus longtemps que ton langage m'afflige et me choque au suprême degré... ce n'est plus là le ton de la simple étourdie... c'est celui d'une coquetterie froide et perverse, d'une indifférence complète au bien et au mal, c'est le ton d'une véritable dépravation... et, si tu étais décidément entrée dans cette voie-là, je te le dis franchement, mon amitié ne pourrait pas t'y suivre.

BLANCHE, se levant, très-sèchement.

Tu es libre!... Je crois, ma chère, que le temps nous presse un peu, et que nous ferons bien... (Revenant brusquement à Berthe et s'agenouillant à ses pieds, elle reprend avec effusion.) Oh! non, non, tiens!

je t'en prie! Ne m'abandonne pas! Je suis si malheureuse! Je n'ai que toi... ne m'abandonne pas!... Je sais bien... je ne vaux rien... mais, si tu m'abandonnais, je vaudrais moins encore! Eh bien, écoute, je te le promets... j'essayerai d'être autrement... de devenir meilleure... de te ressembler un peu... Je prendrai exemple sur toi... tu m'apprendras à aimer le bien, le devoir... je partagerai ta vie... je ferai ce que tu fais... j'aimerai ton fils... puisque je n'ai pas le bonheur d'en avoir un... car cela m'aurait sauvée... mais j'aimerai le tien... je m'occuperai de lui... comme s'il était à moi... Tu veux bien, dis?

BERTHE, émue et embarrassée, l'embrassant.

Ma pauvre chérie, certainement, je le voudrais bien... seulement, il faut que nous ajournions un peu nos projets... car... je n'ai pas eu le courage de te le dire jusqu'ici... mais on m'a conseillé de passer cette saison à Nice... et nous devons partir un de ces jours.

BLANCHE, se dressant brusquement.

Partir!... Tu vas partir... quand j'arrive! Ah! ce n'est pas toi qui as eu cette idée-là... c'est ton mari!

BERTHE.

Je t'assure...

BLANCHE.

Oh! n'essaye pas de mentir... tu ne sais pas!... c'est ton mari! Mais enfin, que lui ai-je fait?... Pourquoi cette persécution? Envoie-le-moi... je veux lui parler! laisse-moi lui parler! (Elle remonte avec agitation vers le fond.) Il est là, sur la terrasse... Appelle-le, je t'en prie.

BERTHE, allant au fond pendant que Blanche redescend la scène.

Henri! (Savigny entre.) Elle désire te parler.

SAVIGNY, avec humeur.

Ah!

BERTHE.

Elle me fait tant de pitié... sois bon pour elle... J'attendrai là. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

BLANCHE, SAVIGNY.

SAVIGNY, s'inclinant.

Madame...

BLANCHE.

Monsieur... depuis la première heure que nous nous sommes rencontrés dans le monde, vous avez été pour moi un ennemi. A peine nous nous connaissions, ma personne, mes paroles, ma conduite étaient déjà l'objet de votre malveillance peu déguisée, de votre censure, de vos sarcasmes... Je ne m'en suis vengée qu'en vous mariant à une femme charmante et excellente... ma meilleure, mon unique amie. C'était, je pense, un procédé généreux. Vous m'en avez remerciée en redoublant contre moi d'antipathie et d'hostilité, en m'accablant de plus en plus de vos paroles amères, de vos ironies... de vos silences;... j'ai tout souffert patiemment, même vos efforts visibles pour affaiblir entre votre femme et moi des liens qui

m'étaient si chers;... mais, aujourd'hui, vous prétendez les rompre, ces liens... vous voulez m'enlever décidément cette précieuse amitié, la seule que j'aie au monde, m'enlever ma seule vraie famille, mon seul soutien... Eh bien, c'est trop!... je me révolte!... je me défends!... Que vous ai-je fait? quelle est la cause de cette haine dont vous me poursuivez? Je veux le savoir!

SAVIGNY.

Vous me soumettez, madame, à une épreuve bien pénible... Interrogé aussi sérieusement, je ne voudrais manquer ni de franchise ni de respect...

BLANCHE.

Oh! vos respects... j'ai appris à m'en passer... Soyez franc!...

SAVIGNY.

Eh bien, madame, excepté la haine que je désavoue, je ne nie rien. Il est vrai : je n'approuve pas votre façon de comprendre la vie, et je serais désespéré que ma femme la comprît comme vous. Voilà tout.

BLANCHE.

Mais pour quelle femme me prenez-vous donc?

SAVIGNY.

Oh! je suis persuadé, madame, que les apparences vous calomnient... mais les apparences ne sont pas indifférentes, et, pour les femmes surtout, la bienséance fait partie de l'honnêteté.

BLANCHE, amèrement.

Vous êtes un moraliste sévère, monsieur... Je veux croire que vous en avez le droit... que jamais aucun égarement, aucune défaillance n'a terni une vertu qui se montre si rigide.

SAVIGNY.

Ce ne serait pas une raison, madame. On fait ce qu'on peut... On juge comme on doit... Je suis loin au reste d'être aussi sévère que vous le dites... cela serait fort ridicule .. et, si je rends aux femmes de devoir l'hommage de profond respect qu'elles méritent entre toutes, je ne refuse assurément aux autres ni mon indulgence, ni ma sympathie... ni même, au besoin, mon estime... mais à une condition, je l'avoue, c'est qu'en désertant le devoir, elles ne cèdent pas au simple attrait du plaisir et de la coquetterie... mais qu'elles obéissent du moins à quelque sentiment sérieux, élevé... à une de ces passions, enfin, dont une femme vit et dont elle est prête à mourir !

BLANCHE, d'un accent profond.

Eh bien, alors ?

SAVIGNY, très-étonné.

Comment !... pardon, madame !

BLANCHE.

Qui vous dit que je n'aie pas dans le cœur une de ces passions dont une femme vit et dont elle est prête à mourir ?

SAVIGNY.

Madame... veuillez excuser mon sourire... mais cela vous ressemble si peu...

BLANCHE.

Enfin, si j'avais le droit de réclamer, à ce titre, votre intérêt, votre sympathie... votre estime même... vous l'avez dit... Si je souffrais réellement d'une de ces douleurs profondes, mortelles... si la vie folle que je mène n'était qu'un effort cruel pour échapper à cette obsession, pour m'en distraire, pour m'étourdir enfin?... (Elle fait un pas vers lui.) Si vous en étiez convaincu?... si je vous le prouvais?

SAVIGNY, interdit.

Madame...

BLANCHE.

Attendez-moi là, deux minutes, et je vais vous le prouver! (Elle sort rapidement par la porte de droite.)

SCÈNE XII.

SAVIGNY, puis BERTHE.

SAVIGNY, à part.

Grand Dieu!... Qu'est-ce que cela?

BERTHE, avançant la tête à travers les feuillages de la serre.

Eh bien?

SAVIGNY, troublé.

C'est toi?

BERTHE.

Eh bien... elle est partie?

SAVIGNY.

Oui... mais elle revient à l'instant. (Souriant.) Je ne sais ce qu'elle est allée chercher pour m'attendrir... ses mémoires, je crois!... Quelle tête!

BERTHE.

Comment! ses mémoires? quelle singulière chose!. Enfin, quand je descendrai, tu me diras, n'est-ce pas?

SAVIGNY.

Oui, oui... va, ma chérie.

BERTHE.

Sois bon pour elle!

SAVIGNY.

Oui... oui... va! (Berthe sort.)

SCÈNE XIII.

SAVIGNY, seul; puis BLANCHE.

SAVIGNY, à part

Bah! quelque enfantillage!... autrement... ce serait la foudre!

BLANCHE, rentrant à droite; elle tient une sorte de cahier de papier à lettres.

Monsieur, on prend généralement un ami pour confident; moi, je prends un ennemi, parce que, tout ennemi qu'il est,

je le crois loyal et incapable d'abuser du secret d'une femme... Voici des lettres qui n'ont jamais été envoyées, qui n'ont jamais été lues... qui ne devaient jamais l'être... Quand ce cœur que vous jugez si vide et si frivole ne pouvait plus contenir les sentiments qui l'oppressaient, il les laissait se répandre dans ces lettres, que ne doit jamais connaître celui à qui elles s'adressent... Je vous les confie, pour que vous me rendiez justice!...

SAVIGNY, après une légère pause d'hésitation.

Souffrez, madame, que je me refuse respectueusement à cette confidence.

BLANCHE.

Vous refusez de lire ces lettres?

SAVIGNY.

Oui, madame. (La portière de la grande porte à gauche se soulève et on entend la voix de l'amiral qui dit :)

L'AMIRAL.

Est-ce que madame n'est pas encore descendue?

BLANCHE, jetant les lettres sur le canapé qui est au milieu et sur le devant de la scène.

Soit! mon beau-père les lira!

SAVIGNY, vivement.

Mais vous jouez votre vie!

BLANCHE.

Je le sais bien!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, L'AMIRAL.

L'AMIRAL.

Comment, ma chère enfant, pas encore habillée! A quoi pensez-vous donc?

BLANCHE.

Amiral... c'est que je causais avec M. de Savigny de cette comédie que nous organisons.

L'AMIRAL.

Mais il y a temps pour tout, ma chère, toujours du désordre!... toujours! C'est inouï que je ne puisse pas obtenir... (Apercevant les lettres.) Eh bien, qu'est-ce que c'est que ces papiers qui sont là? (Il s'avance lentement et saisit les lettres.)

SAVIGNY, après avoir jeté un coup d'œil sur Blanche, qui reste impassible.

Ceci? c'est mon rôle, amiral... (Il prend les lettres des mains de l'amiral.) C'est mon rôle que madame de Chelles a bien voulu me copier elle-même.

L'AMIRAL, souriant.

Ah! ah! très-bien!... (A Blanche.) Voyons, allez vous habiller, vous, vivement!

BLANCHE, épanouie.

Voyons, j'y vais, ne vous fâchez pas... Vous êtes beau, amiral, avec vos croix!... vous êtes charmant! (Près de sortir par la droite, avec un geste gracieux de la main.) Charmant!

SCÈNE XV.

L'AMIRAL, SAVIGNY.

L'AMIRAL, s'en retournant vers la gauche.

Vous m'excusez, mon cher; je crois qu'on arrive déjà, et, ma belle-fille n'étant pas prête, suivant sa coutume... Vous ne la trouvez pas changée, hein?

SAVIGNY.

Mais... heureusement, amiral...

L'AMIRAL.

Oui, sans doute, elle est très-gentille, très-agréable... mais elle est excentrique... on ne peut pas dire le contraire... elle est excentrique!

SAVIGNY.

Puisque c'est la mode, amiral!

L'AMIRAL.

Eh bien, c'est une satanée mode!... Enfin, pourvu que ça se borne là... Tout à l'heure!... (Il sort par la gauche.)

Savigny, demeuré seul, regarde avec un air de pénible indécision les lettres qu'il tient à la main, puis il s'assoit, passe avec angoisse une main sur son front, ouvre une des lettres et la lit.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME[1].

Au château de la Chesnaye. Un boudoir très-riche, attenant aux salons. Deux portes latérales à gauche. A droite sur le premier plan, une grande porte-fenêtre donnant sur une terrasse et à travers laquelle on aperçoit les arbres du parc. Un canapé circulaire au milieu. A gauche un piano. Au fond, à gauche, une porte en arcade à demi fermée par une grande tapisserie relevée par une embrasse. On entend par intervalles des airs de danse joués par un orchestre.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE, seule; puis ÉVERARD et GABRIELLE.

Berthe arrive à pas lents par le fond. Elle semble préoccupée et soucieuse. Elle s'approche de la porte-fenêtre à droite, et regarde d'un air inquiet à travers le vitrage. Gabrielle paraît donnant le bras à Éverard. L'orchestre joue une mazourke.

ÉVERARD.

Pour nous autres marins surtout, ces joies sont si rares!... Ces souvenirs ont tant de prix!

GABRIELLE, toujours souriante et distraite.

Vraiment?

ÉVERARD.

Ceux que me laissera cette fête ne s'effaceront jamais.

1. Cet acte peut se jouer à la rigueur dans le même décor que celui de l'acte précédent.

3.

GABRIELLE.

Vous croyez?

ÉVERARD.

Ils me suivront comme une douce vision dans les climats lointains.

GABRIELLE.

Oh! la bonne plaisanterie! (A Berthe, que leur arrivée tire de sa rêverie, et qui vient à eux.) C'est vous, ma chère... dans cette solitude?...

BERTHE.

Oui... je suis venue chercher un peu d'air frais par ici... Quelle jolie toilette vous avez, ma chère!

GABRIELLE.

Vous trouvez?

BERTHE.

Oh!... c'est délicieux... d'un goût!...

GABRIELLE.

Mon Dieu, c'est une toilette de campagne... mais enfin, c'est assez gentil... cela m'a donné une peine, ma chère!... Car je puis dire que c'est moi qui l'ai inventée... Cette Lambert, avec toute sa réputation, fait des fautes à tout instant... Croiriez-vous qu'elle voulait me mettre des plumes là-dessus? Une garniture de plumes!... « Mais des plumes, ma pauvre Lambert, lui ai-je dit, des plumes là-dessus, c'est une pure folie... » Enfin, voyez-vous cette robe-là avec des plumes, vous?

BERTHE, assise sur le divan.

Oh! non!...

GABRIELLE.

N'est-ce pas? c'est de l'égarement! (L'orchestre a cessé de jouer.)

ÉVERARD.

Je crois, madame, que cette valse ne tardera pas à commencer.

GABRIELLE, à Berthe.

Eh bien... je vous laisse à votre rêverie... (Elle reprend le bras d'Éverard et se dirige vers la droite avec lui.) Des plumes!...

ÉVERARD, commençant une phrase de galanterie qu'il achève à voix basse.

Des plumes!... Cependant, madame...

GABRIELLE.

Vraiment? (Éverard continue de lui murmurer des choses aimables.) Vous croyez?... (Même jeu.) Oh! la bonne plaisanterie!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BLANCHE, arrivant par le fond au bras de LORD ASTLEY.

BLANCHE.

Mais, voyons... est-ce sérieux?... Vrai! je ne comprends pas!

LORD ASTLEY.

Vous ne me donnez pas le temps de m'expliquer.

BLANCHE.

Je vous embarrasserais beaucoup, je crois... — Ah! monsieur Éverard... ayez donc la bonté de donner des ordres pour qu'on ne laisse plus entrer dans ce boudoir que les personnes de l'intimité. les personnes qui ont dîné, enfin... On dira que le boudoir est reservé pour le service... il faut bien que nous ayons un coin pour causer. (Apercevant Berthe et quittant le bras de lord Astley.) Très-reconnaissante, milord... Peut-être dans la soirée... nous verrons. (Lord Astley salue et se retire par le fond. — Éverard et Gabrielle sont sortis par la gauche.)

SCÈNE III.

BLANCHE, BERTHE, arrive.

BLANCHE.

Eh bien, ma chère, qu'on dise encore que je ne suis pas une femme de devoir... je viens de danser avec tout le conseil municipal!... A propos, et ton sévère époux, qu'est-ce qu'il devient?... Je ne l'ai pas aperçu depuis le commencement du bal.

BERTHE, un peu froide et embarrassée.

Mon sévère époux a la migraine. Je ne l'ai aperçu moi-

même qu une minute, comme je descendais... Il m'a dit qu'il allait faire un tour dans le parc.

BLANCHE.

Il le prolonge... il est près de minuit!... Et qu'est-ce qu'il t'a dit de notre entretien?... L'ai-je converti?... T'emmène-t-il toujours?...

BERTHE.

Mais je te le demanderai... C'est à peine s'il a répondu à mes questions... il avait l'air singulier... Enfin, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANCHE.

Oh!... rien d'extraordinaire, rien de décisif... J'essayais de lui faire comprendre ses injustices... mais nous avons été interrompus par mon beau-père, de sorte que je ne sais pas encore... Tiens! les voilà tous deux!

L'AMIRAL, *venant de droite, et introduisant Savigny.*

Mais c'est une conduite scandaleuse, mon cher, scandaleuse!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'AMIRAL, SAVIGNY.

L'AMIRAL.

Je vous le ramène, ce déserteur!... un officier de marine qui fuit le bal... Mais cela n'a pas de précédent... cela ne s'est jamais vu, n'est-ce pas, chère madame?

BERTHE.

Il était un peu souffrant, amiral... (A son mari.) Tu es mieux, dis?

SAVIGNY.

Très-bien... parfaitement... (Il se rapproche de Blanche, qui est assise à droite, pendant que l'amiral fait sa cour à Berthe.)

L'AMIRAL, s'asseyant près de Berthe, sur le canapé circulaire.

Eh bien!... est-ce que vous ne dansez plus déjà, chère madame?

BERTHE.

Je me repose jusqu'au cotillon, amiral.

L'AMIRAL.

Ah!... mais quelle ravissante toilette! Comment appelez-vous cette nuance si exquise?... (Il continue à demi-voix sa conversation avec Berthe. Celle-ci l'écoute d'un air distrait, et surveille avec une inquiétude marquée ce qui se passe entre son mari et Blanche.)

SAVIGNY, à Blanche, avec un enjouement affecté.

J'ai bien été contraint, madame, de prendre ces lettres, mais non de les lire. Quand pourrai-je vous les rendre?

BLANCHE.

Mais enfin... qu'est-ce que cela signifie?... Quand donc un galant homme a-t-il refusé de recevoir la confidence d'une femme qui fait appel à ses conseils, à son appui?

SAVIGNY.

Excusez-moi si je juge cette confidence, de vous à moi, trop délicate.

BLANCHE.

De vous à moi?... Mais quoi donc?... (Elle le regarde avec des yeux étonnés.) Il faut qu'il y ait ici quelque méprise, quelque malentendu... Ah çà! est-ce que par hasard?... (Elle rit.) Oh! non... Voyons, monsieur de Savigny, à qui supposez-vous donc que ces lettres s'adressent?...

SAVIGNY.

A personne... Je suis convaincu qu'il s'agit d'un pur roman, et que le nom du héros reste en blanc. Mais...

BLANCHE.

Ah! décidément... pour mon honneur, et pour votre repos, monsieur... il faut donc que je vous le nomme, ce héros... car je commence à entrevoir l'idée vraiment fantastique qui vous a traversé l'esprit... Ah! mon Dieu! mais à qui se fier, alors?... (Elle rit derrière son éventail.) Comment! monsieur de Savigny!

SAVIGNY, un peu décontenancé.

Mais vous vous trompez... je vous supplie de croire que la discrétion seule...

BLANCHE.

Non... non... pardon! je suis fâchée d'abuser de vos instants... mais je ne puis rester sous le coup de vos étranges soupçons... Vous saurez tout... tout... même le nom... très-sérieusement, je le veux!... (L'orchestre joue le prélude d'une valse.)

Aussitôt après cette valse, je vous attendrai là, sur la terrasse... et vous saurez tout, puisqu'il le faut... Ah! mon Dieu!... (Elle rit et se lève.)

L'AMIRAL, se levant de son côté.

Il faut pourtant que je m'arrache au charme... (Il salue Berthe.)

BLANCHE.

Votre bras, amiral, voulez-vous? je danse cette valse, et je suis en retard... (Elle prend le bras de l'amiral; à Berthe.) Eh bien, tu avais raison, toi : il est quelquefois amusant, ton mari.. excessivement amusant!... (Elle rit, et sort à gauche avec l'amiral,)

SCÈNE V.

BERTHE, SAVIGNY.

BERTHE, souriant avec effort.

Comment? qu'est-ce qu'il y a donc? vous avez de la peine à vous entendre, il me semble?...

SAVIGNY.

Oui, un peu.

BERTHE.

Et, dis-moi, à propos, qu'est-ce que c'était que ces papiers ces mémoires, qu'elle voulait te montrer tantôt?

SAVIGNY.

Oh! rien... des lettres...

BERTHE.

Des lettres?...

SAVIGNY.

Oui, des lettres... relatives à notre mariage... Elle voulait me prouver qu'elle s'en était beaucoup occupée... personnellement, et que j'étais un ingrat, par conséquent.

BERTHE.

Et tu lui as promis que nous resterions?

SAVIGNY.

Non, pas encore... je me défends tant que je peux.

BERTHE.

Enfin, il faut espérer... (Elle se lève.) Vous devez encore avoir une conférence sur la terrasse, après la valse... j'ai cru entendre?

SAVIGNY, brusquement.

Est-ce que tu es jalouse, toi?

BERTHE.

Oh! mon ami... jalouse de Blanche!... comment veux-tu?..

SAVIGNY.

Il ne manquerait plus que cela!... N'est-ce pas uniquement pour te plaire, pour t'obéir, que je suis entré dans cette série d'explications ridicules?

BERTHE.

Mais... sans doute... et je t'en remercie... je t'en sais tout le gré du monde.

SAVIGNY.

C'est heureux. (Riant.) Tu me permets alors d'aller à mon rendez-vous, car elle a la fureur des rendez-vous!

BERTHE.

Oui... oui, va, je t'en prie!

SAVIGNY.

Je crois que voilà la valse qui finit justement. (L'orchestre cesse de jouer.) Et c'est une personne qui n'aime pas à attendre... (Il se dirige vers la porte de la terrasse.)

BERTHE.

Oh!... oui, va, va!... (Se croyant seule et essuyant du bout de son gant deux larmes qui lui échappent.) Oui, je suis folle, vraiment!

SAVIGNY, qui s'est arrêté avec hésitation après avoir entr'ouvert la porte, revenant doucement près d'elle, et surprenant son émotion; avec bonté.

Tu pleures?

BERTHE, après un faible cri de surprise.

Non... non... pardon! je te demande pardon!... je ne sais ce que j'ai ce soir... je suis fatiguée... nerveuse... voilà tout!

SAVIGNY, tendrement.

Tu es jalouse, dis vrai!

BERTHE, avec une grâce émue.

Eh bien, oui... j'aime mieux être franche... c'est vrai... Jamais pareille idée ne m'était venue... mais, ce soir, je ne sais pourquoi, votre attitude à tous deux, vos mystères... ces lettres... enfin, tout cela m'a paru bizarre tout à coup... Mais je suis honteuse qu'une telle pensée ait pu m'entrer dans l'esprit... je me sens si déraisonnable... si coupable envers toi et envers elle... Aussi, je te jure que c'est bien fini... Va, mon ami, va... je t'en prie!...

SAVIGNY.

Non... je n'irai pas... car je ne veux pas, entends-tu, que tu sois jalouse, même à tort, même sur de vaines apparences... (Il s'assoit près de sa femme; au même moment, Blanche paraît sur la terrasse extérieure, derrière la fenêtre. Elle voit Savigny presque aux pieds de sa femme; l'instant d'après, elle arrive au fond d'un pas rapide, s'arrête soudain, puis, après quelques secondes de sombre contemplation, elle se masque derrière la grande tapisserie de la porte. Savigny poursuit avec émotion.) Je comprends si bien, ma chérie, ce qui doit se passer dans le cœur et dans la tête d'une honnête créature comme toi, quand la jalousie et la défiance viennent la torturer... Je comprends si bien tout ce qu'un tel sentiment doit avoir pour vous de douloureux, de profondément troublant. Vous vous demandez alors, n'est-ce pas?... vous qui avant tout voulez être aimées... vous vous demandez avec amertume si les autres ne le sont pas plus que vous... si leur coquetterie et leurs vices mêmes n'ont pas plus d'attrait et de puissance que vos douces vertus... si, pour être aimées enfin, vous avez pris le vrai chemin... si vous ne vous êtes pas trompées?... Eh bien, non... tu ne t'es pas trompée, va!

BERTHE, très-émue.

Non, n'est-ce pas?

SAVIGNY.

Non... c'est bien toi... c'est bien vous qu'on aime véritablement, c'est vous que les autres doivent envier... car c'est à vous seules que nous donnons tout ce qui mérite le nom d'amour, tout ce que nous avons dans le cœur de vraie tendresse, de passion sincère, de sentiments profonds... éternels... Voilà ce que je veux que tu saches bien, ma chérie... ce dont je veux que tu ne doutes jamais, entends-tu?

BERTHE, pleurant de tendresse.

Non... jamais!...

SAVIGNY.

Jamais, n'est-ce pas?... (Il l'embrasse.) Et c'est pour cela, vois-tu bien, que mon projet était sage, et qu'il faut nous y tenir... Mon Dieu! comprends-moi bien... je ne me défie ni de ta cousine, ni de moi-même... Mais enfin, ce qui arrive ne manquerait pas de se renouveler... Tout honnête qu'elle est, je veux le croire, elle est agitée et agitante... tu t'inquiéterais... je m'irriterais peut-être... Enfin, crois-moi... prends tout ton courage et annonce-lui décidément notre départ.

BERTHE.

Ce que tu voudras.

SAVIGNY, se levant.

Tiens-tu beaucoup au cotillon?

BERTHE.

Pas du tout.

SAVIGNY.

Eh bien, va la trouver... dis-lui que je suis inflexible.

rejette tout sur moi... — Je vais commander notre voiture... ou plutôt si tu veux... je vais la renvoyer... (Avec une grâce affectueuse.) La nuit est superbe, et nous retournerons à pied par les bois... Ce sera charmant.

BERTHE.

Oui... merci!

SAVIGNY, lui serrant la main.

Allons, courage! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

BERTHE, BLANCHE.

BERTHE, à part.

Je fais peut-être mal de l'abandonner... Enfin!... (Elle se retourne pour gagner le fond et aperçoit Blanche, qui s'est dégagée et qui est debout dans la porte.) Tu étais là?

BLANCHE, d'un accent bref et hautain.

J'arrive. — J'en ai pourtant assez entendu pour comprendre... Qu'est-ce que c'est?... Tu es jalouse?

BERTHE.

Je l'ai été... une minute... c'est vrai. Pardonne-moi!...

BLANCHE.

Mais tu l'es encore... tes yeux ne m'aiment plus... ils sont méchants... Est-ce possible?... moi qui te croyais si bonne, si douce, si calme!...

BERTHE.

Crois-tu donc qu'on ne puisse se passionner que pour ce qui est défendu?... Je suis calme et douce, oui!... mais, si on m'attaquait dans ce qui m'est cher... dans mon mari ou dans mon fils, je serais aussi lionne que toi, je t'assure!... mais, encore une fois, je te demande pardon... j'ai eu tort... j'ai été folle... je le reconnais... (Elle lui tend la main.)

BLANCHE.

Ah! tu es jalouse?... Eh bien, ma chère, tu choisis bien ton moment! Tu vas savoir tout de suite à quel point tu t'égares... Ton mari, dont j'invoquais les bons avis, n'a pas voulu de ma confidence... il est plus juste, en effet, que ce soit toi qui la reçoives... Eh bien, écoute! — (Ulric entre à gauche; geste d'impatience de Blanche.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ULRIC.

ULRIC, à Blanche.

Pardon, madame, je vous cherchais...

BLANCHE, d'un accent très-bref.

Qu'est-ce que vous voulez?

ULRIC.

Me ferez-vous la grâce de danser avec moi la première mazourke?

BLANCHE.

Non. (Ulric, décontenancé, redresse ses cheveux d'un coup de tête, salue et se retire, quand Blanche, prise d'une réflexion subite, le rappelle.) Ah! oui, au fait!... c'est plus simple!... Monsieur Ulric?

ULRIC.

Madame?...

BLANCHE.

Vous n'avez pas vu lord Astley par là?

ULRIC.

Lord Astley, madame, est là, dans la serre!

BLANCHE.

Envoyez-le-moi, à l'instant! (Ulric salue et sort.)

SCÈNE VIII.

BLANCHE, BERTHE, puis LORD ASTLEY.

BLANCHE, à Berthe, l'entraînant vers le fond, avec une sorte de violence.

Toi... mets-toi là... on y entend bien... je t'assure.

BERTHE.

Mais... qu'est-ce donc?... que veux-tu faire? qu'y a-t-il?...

BLANCHE.

Tu aurais pu douter de mes paroles... de cette façon, tu ne

douteras plus!... Mets-toi là! ah! il le faut! je le veux... je t'en prie... vite!... on vient!... (Elle pousse Berthe interdite derrière la tapisserie, et revient s'asseoir sur le canapé. Lord Astley entre par la gauche au même instant.)

BLANCHE, souriante, et jouant de l'éventail.

Vous voilà?... Savez-vous ce qui vous attend?

LORD ASTLEY.

Je voudrais bien que ce qui m'attend fût ce que j'espère... ce que j'implore!...

BLANCHE.

Franchement, ce n'est pas vraisemblable... (Elle s'assoit.) Mon Dieu! milord, on vous prête de grands mérites, un courage éprouvé, une loyauté chevaleresque... c'est très-bien!... mais êtes-vous sûr de jouir de toute votre raison?...

LORD ASTLEY, avec une grâce courtoise.

Non!

BLANCHE.

Non!... je vous en ai ravi l'usage, n'est-ce pas?... Eh bien, vraiment, je le crois... depuis plus d'une année, si je ne m'abuse, vous avez bien voulu m'honorer de vos attentions... je ne serais pas femme si je n'en avais pas été flattée... mais enfin, je les ai accueillies comme je le devais... Pour les fuir peut-être... je me sauve à la campagne... je vous y trouve installé à ma porte... Ce témoignage de constance suivant vous, d'obstination suivant moi, n'obtenant pas de succès marqué, que faites-vous? Vous croyez devoir recourir à quelque chose d'extraordinaire, d'héroïque!... Oh! c'est alors que votre cri-

ginalité se révèle dans tout son lustre... Pour éblouir, pour fasciner une imagination, que vous supposez poétique, vous lui offrez en perspective... quoi? Sans doute l'Italie, l'Orient, et leurs enchantements... non! vous êtes possesseur dans les brouillards de l'Écosse, au milieu des montagnes et des forêts sauvages, de je ne sais quelles ruines du temps de Lucie de Lammermoor, et c'est là... dans cette caverne du Nord... que vous offrez d'emmener... comment dirai-je... votre conquête? ou votre proie?... Eh bien, vraiment, c'est trop original, trop poétique pour moi... je vous assure!... Et, pour parler nettement, milord, j'ai voulu vous prier de cesser cette plaisanterie... elle m'offense!...

LORD ASTLEY.

Madame, comment un homme qui ne demande rien, qui espère peu, et qui se donne tout entier, pourrait-il vous offenser?... Vous avez peine à comprendre, sans doute, la forme du dévouement que j'ose vous offrir... Mais c'est qu'il me semble que rien de vulgaire ne saurait vous toucher... vous l'êtes vous-même si peu! Eh bien, j'ai vu... j'ai cru voir qu'au milieu de ces hommages qui vous entourent, de ce brillant tourbillon où vous vous agitez... vous ressentiez je ne sais quelle lassitude précoce de la vie... j'ai rêvé pour vos ennuis, pour vos dégoûts, un asile, une retraite, loin des banalités de ce monde qui vous fatigue... dans ce petit royaume de roman qui est mon patrimoine... dans cette caverne, comme vous dites, qui ressemble beaucoup à un palais... trop peu digne pourtant de celle qui y régnerait... Oui... je vous ai rêvée là, heureuse comme dans votre vraie patrie, avec votre charme... étrange et cruel... comme celui qu'on prête aux gracieux fan-

tômes de nos légendes... Vous y régneriez seule... car je vous ai promis, et ma parole est sûre, de ne jamais vous y troubler même de ma présence... sans y être appelé par vous... ce serait jamais, si vous le vouliez... Le seul privilége que je réclamerais, serait celui de veiller autour de votre empire... et de protéger contre tous, fût-ce aux dépens de ma vie, le repos de la vôtre!

BLANCHE, riant.

Au fait... j'oubliais... j'oubliais de compter parmi les séductions que vous me présentez, l'attrait de dangers certains, de catastrophes probables... bref, de votre fin tragique, ou de la mienne... C'est délicieux!...

LORD ASTLEY.

Nous ne sommes peureux ni l'un ni l'autre.

BLANCHE, toujours riante et ironique.

Sans doute! comment donc!... Mais... voyons... milord... qu'en pensez-vous?... Car, vraiment, quand on prend de la poésie, on n'en saurait trop prendre... si, pour donner à une si belle aventure tout l'éclat qu'elle mérite,... nous la commencions, je suppose... en pleine fête... en plein bal... aux sons de la musique... et par un beau clair de lune?... Nous en avons un cette nuit, je crois... justement?

LORD ASTLEY.

Ce serait l'idéal!

BLANCHE, se levant tout à coup, le regardant en face, et prenant un accent de résolution sombre.

Eh bien, dans une heure... ayez une voiture aux Trois-

Chênes... sur la lisière du parc de Savigny... vous avez ma parole... Allez! (Lord Astley l'interroge gravement du regard pendant quelques secondes, s'incline profondément et se retire; près de la porte, il se retourne, regarde encore la jeune femme immobile, et sort.)

SCÈNE IX.

BLANCHE, BERTHE.

BERTHE, éperdue, accourant, et lui prenant les mains.

Oh! non!... non!... je t'en prie!... je t'en supplie!... Blanche!

BLANCHE, froidement.

Es-tu rassurée?

BERTHE.

Non... non... n'est-ce pas?... Ce n'est pas vrai?... ce n'est pas possible?...

BLANCHE.

Tu as entendu?

BERTHE, l'enlaçant.

Oh! ma chère... ma chère petite!... je t'en supplie!... je te demande pardon... je t'aime, je t'aime bien, je t'assure... oh! ne fais pas cela, je t'en supplie à genoux!

BLANCHE.

Ne me prie pas, c'est inutile, je suis décidée.

BERTHE.

Mon Dieu! mais c'est horrible!... ma tête se perd... quand

je pense que c'est peut-être moi, mon injuste défiance, ma sotte jalousie...

BLANCHE.

Oh! non... n'aie pas de remords... ma résolution était prise depuis longtemps... cela a pu me la faire précipiter de quelques heures, voilà tout.

BERTHE.

Mais, malheureuse enfant!... y songes-tu, enfin?... c'est le déshonneur! c'est la trahison! c'est le crime!... et crois-tu donc que je puisse laisser cet odieux projet s'accomplir dès que j'en suis instruite?... Oh! non... c'est un devoir pour moi de t'arrêter à tout prix... et, si tu résistes à mon affection, à mes prières, à mes larmes... eh bien, je parlerai... je préviendrai ceux qui ont des droits sur toi... ton beau-père, s'il le faut!...

BLANCHE.

Non... tu sais que tu me ferais tuer; du reste, tu le peux, le voici!

L'AMIRAL, au fond.

Mais certainement... cela vous abrége le chemin de moitié...

BERTHE, à part.

Mon Dieu!

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'AMIRAL, SAVIGNY, apportant la sortie de bal de sa femme et son propre paletot; LORD ASTLEY.

L'AMIRAL.

Ah! chère madame, partir avant le cotillon... c'est bien coupable!

BERTHE.

Je suis un peu fatiguée, amiral...

L'AMIRAL.

Un peu pâle en effet, ma chère enfant; enveloppez-vous bien... prenez garde d'avoir froid...

SAVIGNY, aidant sa femme à se couvrir.

Nous avons une bonne fortune, ma chère... Lord Astley vient avec nous... (Léger mouvement de Berthe.) Il avait renvoyé sa voiture. . il s'en retournait aussi à pied... je lui ai proposé de traverser notre parc...

L'AMIRAL.

Mais sans doute... cela l'abrége de moitié...

LORD ASTLEY, saluant Berthe.

Oh! ce n'est pas cette considération qui...

BERTHE.

Très-heureuse, milord...

L'AMIRAL, à Berthe.

Venez... je veux vous donner le bras jusqu'au bas de l'escalier de la terrasse... (Berthe en passant devant Blanche, qui est assise à droite, se penche et l'embrasse douloureusement.)

BLANCHE.

Adieu!

BERTHE, à voix basse.

Je t'en prie!...

BLANCHE.

Adieu! (Ils sortent par la porte vitrée. L'amiral avec Berthe, ensuite lord Astley et Savigny, après avoir salué Blanche.)

SCÈNE XI.

BLANCHE, seule; puis ULRIC.

BLANCHE, avec un accent de profonde détresse.

Adieu, tout ce que j'ai aimé!... Ah!... pauvre créature que je suis!... (Elle se laisse tomber sur le canapé.)

ULRIC, entrant, après une pause.

Vous êtes seule, chère madame?

BLANCHE.

Oui,

ULRIC.

Vous rêvez?

BLANCHE.

Oui.

ULRIC.

Vous jouerai-je quelqu'une de vos berceuses préférées?

BLANCHE.

Si vous voulez. (Ulric se met au piano qui est à droite, et commence à jouer une berceuse. Après deux minutes, Blanche, qui ne l'écoute pas, se lève en disant d'un ton résolu.) Allons!... le plus tôt sera le mieux!... (Elle se dirige vers le fond, l'amiral rentre par la droite. Elle lui fait un signe de tête amical; après quelques pas, elle revient et va lui tendre son front, puis elle sort rapidement.)

L'AMIRAL, s'asseyant à la place de Blanche sur le canapé.

J'ai envie de faire un léger somme, moi, sur cet air-là! (Il pose sa tête et sommeille. Ulric qui a continué de jouer avec âme sans rien voir autour de lui, se retourne d'un air langoureux pour jeter un regard à Blanche. En voyant l'amiral endormi, il reste consterné, les mains suspendues sur le piano.)

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Un carrefour d'un aspect sauvage dans les bois de Savigny. Des deux côtés du théâtre, des taillis et des arbres au milieu desquels sont pratiqués deux sentiers, l'un à gauche au fond, l'autre à droite plus rapproché. Dans le fond, une pièce d'eau profondément encaissée et dominée par des roches et des lianes pendantes. Quelques reflets de lune sur l'étang et sur les rochers. Au fond, à droite, un vieux pont rustique jeté sur une ravine, qui est comme le prolongement de la pièce d'eau.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAVIGNY, LORD ASTLEY, BERTHE,

à qui lord Astley donne le bras. Ils arrivent par le premier plan à gauche, en causant.

SAVIGNY.

N'est-ce pas? Nous nous le sommes dit souvent, ma femme et moi...

LORD ASTLEY.

Et vous aviez raison... Ce coin sauvage en particulier me rappelle tout à fait les sites de mon pays... C'est là ce que vous appelez l'étang au Duc, n'est-ce pas?

SAVIGNY, riant.

Oui... mais ma femme l'a baptisé autrement; elle l'appelle

l'étang au Crime... Elle prétend que ce petit lac sombre a dû être témoin ou complice de quelque chose de sinistre... autrefois...

LORD ASTLEY.

Il en a bien la mine!

BERTHE, quittant le bras de lord Astley.

N'est-ce pas?... Je vous suis obligée, milord... car c'est ici que nous devons nous séparer.. (Lui désignant le sentier à droite.) Voici votre route.

LORD ASTLEY.

Mais permettez-moi de vous conduire jusque chez vous.

BERTHE.

Non, non, milord, je ne veux pas abuser...

LORD ASTLEY.

Au fait, je suis indiscret... Je me reproche déjà d'avoir trop longtemps troublé votre tête-à-tête... (La saluant.) Madame!... Par ici, n'est-ce pas?

SAVIGNY.

Oui... vous suivez le sentier... et vous arrivez directement aux Trois-Chênes... où vous retrouvez le chemin public.

LORD ASTLEY.

Je sais... je sais... Excessivement obligé!... A bientôt, mon cher voisin! (Il salue de nouveau Berthe, et s'éloigne.)

SCÈNE II.

SAVIGNY, BERTHE.

SAVIGNY, qui s'est dirigé vers le pont.

Eh bien, viens-tu?

BERTHE, s'assurant que lord Astley a disparu, — d'une voix basse et troublée.

Attends!

SAVIGNY, redescendant la scène.

Qu'as-tu donc? qu'y a-t-il?

BERTHE, avec un éclat de douleur.

Il y a... Ah! il y a que je suis au désespoir!... que j'ai la tête perdue de douleur!... Sais-tu ce qu'elle va faire?... elle va le rejoindre!... elle part avec lui!

SAVIGNY, atterré.

Blanche! (Berthe répond d'un signe de tête.) Que me dis-tu là?

BERTHE.

Ah! la vérité malheureusement! je n'en puis douter... Elle a vu ma jalousie... et, pour me prouver combien j'étais folle... hélas!... elle m'a fait cacher pendant qu'ils arrêtaient leurs projets de fuite... J'ai tout entendu... elle part cette nuit!

SAVIGNY.

Avec lord Astley?

BERTHE, avec agitation.

Ils s'aiment depuis longtemps... autant que j'ai pu comprendre... elle avait résisté jusqu'ici... et puis elle a cédé à ses prières... elle a consenti à le suivre... enfin, elle part!

SAVIGNY, d'une voix étouffée.

Elle part!... Mais où doit-elle le rejoindre?

BERTHE.

Aux Trois-Chênes... Il a dû y envoyer sa voiture...

SAVIGNY, faisant quelques pas vers la droite.

Ah!... il l'attend là?

BERTHE, devinant sa pensée et se jetant à lui.

Henri! je t'en prie!

SAVIGNY, se contenant avec effort.

Non, non! ne crains rien... je n'ai rien à lui dire... absolument rien... De quel droit?... Eh bien, que veux-tu, ma pauvre enfant! c'est un désastre, c'est un grand chagrin pour toi... mais nous ne pouvons rien... tu as fait près d'elle, j'en suis sûr, tout ce qu'il était possible de faire?

BERTHE.

Oh! oui... tout! j'ai prié, j'ai pleuré, j'ai menacé même... j'ai tout épuisé enfin... Mais toi, Henri, si tu lui parlais?... Oh! j'aurais voulu te le demander plus tôt... ce secret brûlait mes lèvres... il fallait pourtant me taire, puisque cet homme était venu se mettre entre nous... Quel supplice!... Mais peut-

être il est temps encore!... si tu retournais, dis, si tu tentais un suprême effort... elle a toujours eu tant d'estime, — tant de respect pour toi!

SAVIGNY.

Ah! ne me demande pas cela... je comprends ta douleur... mais, quant à moi... Mon Dieu! qu'elle parte! on en sera délivré!

BERTHE.

Mais sommes-nous tout à fait innocents, nous deux, de ce malheur?... Ta persistance à m'éloigner d'elle, tes froideurs, tes duretés, ma misérable jalousie... tout cela ne l'a-t-il pas poussée à ce coup de désespoir?

SAVIGNY, violemment.

Mais puisqu'elle l'aime... tu dis!

BERTHE.

Sans doute... mais elle luttait encore contre cet amour... et nous lui avons refusé notre appui... nos conseils... car cette confidence qu'elle voulait te faire, c'était cela, sois-en sûr.

SAVIGNY, froidement, après une pause.

Peut-être!

BERTHE.

Vois... elle s'attachait à nous... pauvre enfant!... et nous la repoussions... nous l'abandonnions!... Ne sommes-nous pas coupables, vraiment?

SAVIGNY.

Oui... c'est possible...

BERTHE.

Eh bien... de grâce!

SAVIGNY.

Soit!... mais il faut d'abord que je te reconduise... tu ne peux rester là... la nuit est glaciale, et tu es toute souffrante... tu trembles...

BERTHE.

Oh!... je vais bien retourner seule... hâte-toi!

SAVIGNY, la menant à l'entrée du pont rustique.

Tu n'as pas peur?

BERTHE.

Oh! non... je n'y pense guère... d'ailleurs, on voit les lumières d'ici... va vite... je t'en supplie!

SAVIGNY.

Je vais essayer!

BERTHE.

Merci! merci! (Elle s'éloigne. Savigny la suit des yeux.)

SCÈNE III.

SAVIGNY, seul.

Ce n'est pas elle que je vais aller trouver... c'est lui! Il n'y a que ce moyen qui soit sûr... (Il se dirige vers le sentier à droite.) Oui! mais à quel titre? sous quel prétexte? et ne dira-t-on pas?... Ah! ce qu'on voudra!... peu m'importe!... (S'arrêtant tout à coup.) Mais est-ce vrai? N'a-t-elle pas voulu simplement donner le change à Berthe? Lord Astley n'est-il pas sa dupe, comme

tant d'autres? Ces histoires d'enlèvement, de rendez-vous, elle s'en fait un jeu chaque jour... c'est sa coutume... sa manie... (Il écoute, et apercevant soudain Blanche qui paraît à gauche.) Elle!... Allons! c'est vrai!...

SCÈNE IV.

BLANCHE, SAVIGNY.

Savigny se tient dans le sentier à droite, hors de la vue de Blanche. La jeune femme entre par le fond à gauche, d'une démarche hâtive. — Elle s'arrête tout à coup près de la pièce d'eau, comme si une pensée de suicide lui traversait l'esprit. — Puis elle descend la scène, semble s'orienter, et se dirige vers le sentier à droite. Elle se trouve en face de Savigny, qui se dégage brusquement du taillis. — Elle pousse un faible cri et recule.

SAVIGNY, impérieux.

Où allez-vous?...

BLANCHE, après quelques secondes d'angoisse.

Je vais me perdre... et mériter vos mépris!

SAVIGNY.

En serez-vous plus heureuse quand vous les mériterez?

BLANCHE.

Je ne sais... je ne connais pas les souffrances qui m'attendent... mais je connais celles que je fuis... elles dépassent mes forces... je n'en veux plus!

SAVIGNY.

Mais, malheureuse enfant!... si vous n'avez pas pitié de vous-même, n'avez-vous donc pitié de personne au monde?... ni de ce vieillard si loyal... si dévoué... si bon pour vous... ni de

celle qui m'envoie vers vous, de celle que vous appeliez votre sœur... et dont vous déchirez le cœur, dont vous désolez à jamais la vie?

BLANCHE, *amèrement.*

Ah! c'est Berthe qui vous envoie?

SAVIGNY.

Comment aurais-je osé, en mon nom seul, usurper ce rôle dans votre confiance?... Et pourtant... si vous me permettez de parler pour moi-même... je vous le dis humblement... ayez aussi quelque compassion de moi!

BLANCHE, *ironique.*

De vous?

SAVIGNY.

Oui, de moi... car enfin, si étrange, si invraisemblable que cela me paraisse, vous me laissez croire que ma conduite, que mon langage envers vous ont eu quelque part à votre résolution désespérée... Eh bien, ce serait pour moi une pensée affreuse... et je vous supplie de me l'épargner. Mes jugements vous ont paru sévères, offensants... je les rétracte... je les désavoue... ils étaient injustes... je le reconnais... Un sentiment vrai, profond, terrible qui entraîne une femme aux abîmes... est une faute sans doute... mais non pas de celles qu'il m'appartient de juger, grand Dieu!... encore moins de condamner... Pour de tels égarements, pour de telles douleurs... ne vous l'ai-je pas dit déjà?... ma pitié, ma sympathie, mon respect... sont toujours prêts... et je les mets à vos pieds!

BLANCHE, *dédaigneuse et résolue.*

Je vous remercie... Mais votre sympathie et vos respects

viennent un peu tard pour se placer entre l'abîme et moi... J'aime, je suis aimée, on m'attend, j'ai donné ma parole... Adieu!... (Elle veut continuer son chemin.)

SAVIGNY, avec une ironie sombre.

Ah! pardon, madame... mais vous êtes ici chez moi, vous ne l'ignorez pas... Dans votre empressement, il vous a plu de prendre cette route, de traverser mon parc... à la bonne heure!... mais vous m'y avez rencontré... j'y suis le maître... et je vous jure que je ne vous laisserai pas poursuivre... C'est mon droit et c'est mon devoir!

BLANCHE, avec un froid sourire.

Cela est misérable... mais soit!... Le chemin n'est pas loin... je l'aurai bientôt regagné... (Elle veut retourner sur ses pas et remonte un peu la scène.)

SAVIGNY, se plaçant devant elle, d'une voix sourde et avec une colère contenue.

Mais comprenez donc bien que ma résolution est aussi arrêtée que la vôtre... qu'on vous attend en vain... que vous ne tiendrez pas votre parole!

BLANCHE, hautaine.

Parce que...

SAVIGNY, avec une violence soudaine, lui saisissant le bras.

Parce que je ne le veux pas! parce que je vous le défends!... parce que je vous jetterais plutôt là de mes mains! (Il la traîne vers l'étang.)

BLANCHE, lui échappant et s'adossant au rocher qui domine l'étang, avec exaltation.

Ah! vous m'aimez donc!

SAVIGNY, après un moment d'angoisse silencieuse, s'approche lentement et lui dit d'une voix basse et passionnée.

Ne pars pas... je t'en prie! (Il la tient enlacée.)

BLANCHE.

Non! mais je voudrais mourir! (Elle s'abandonne entre ses bras. — Soudain tous deux prêtent l'oreille avec un air d'effroi.)

SAVIGNY, se dégageant doucement.

On vient! retirez-vous!

BLANCHE, se jetant devant lui.

Lord Astley!

SAVIGNY.

Non... c'est Berthe!

BLANCHE.

Elle a entendu?...

SAVIGNY.

Je ne sais... allez... laissez-nous... (Blanche lui adresse un signe gracieux de la main, et disparaît dans le bois, à gauche.)

SCÈNE V.

SAVIGNY, puis BERTHE.

Berthe paraît sur le pont rustique, puis elle s'avance d'un pas rapide comme égarée, et s'arrête devant son mari, qui l'interroge du regard avec anxiété.

SAVIGNY, froidement, après un silence d'angoisse.

Eh bien, tu as entendu?

BERTHE, très-troublée, d'une voix brève.

Non... rien... quoi ?

SAVIGNY.

Mais tu étais là ?

BERTHE, se dominant peu à peu.

Non... j'étais loin... j'allais rentrer... quand tout à coup j'ai cru entendre des cris... j'ai eu peur... j'ai craint que lord Astley... je suis accourue.

SAVIGNY.

Non... remets-toi... remets-toi... Je n'ai pas vu lord Astley... c'est elle qui est venue.

BERTHE.

Ah !... Eh bien?

SAVIGNY.

Elle a promis de rester... elle retourne au château.

BERTHE, d'une voix basse et à peine distincte, comprimant son cœur.

Ah!... Dieu soit loué!... Mais quelle nuit! ah! ces émotions m'ont brisée... (Avec un triste sourire.) Pardon... je me trouve un peu mal...

SAVIGNY.

Berthe... mon enfant!... (Il l'aide à s'asseoir sur un tertre au pied du rocher.)

BERTHE.

Ce n'est rien... un peu d'eau... je te prie... (Elle lui tend son mouchoir.)

SAVIGNY.

Oui... oui... tout de suite! courage! (Il court vers la pièce d'eau, et disparaît derrière le rocher.)

BERTHE, seule, avec désespoir, se soulevant péniblement et retombant aussitôt.

Ah! grand Dieu!... C'est bien moi plutôt qui voudrais mourir!... (Elle s'évanouit.)

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME

Le boudoir de Berthe au château de Savigny. Grande fenêtre à balcon au fond. Porte à droite au fond. Porte à gauche. La fenêtre est ouverte. Le boudoir est au premier étage du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE, seule; puis UN DOMESTIQUE.

Berthe est assise sur un canapé à gauche, près d'une table; elle a devant elle un paquet de lettres. Elle en lit une avec un air de profonde et douloureuse contention. On frappe.

BERTHE.

Entrez! (Elle a posé un album sur les lettres.)

LE DOMESTIQUE.

Madame veut-elle recevoir lord Astley?

BERTHE.

Oui, certainement. Faites monter. (Le domestique sort. Berthe se lève, et va jeter les lettres dans le tiroir d'un petit meuble placé à gauche de la fenêtre.)

SCÈNE II.

BERTHE, LORD ASTLEY.

Lord Astley salue. Berthe lui montre un siége.

LORD ASTLEY.

J'espérais à peine avoir l'honneur de vous rencontrer, madame... car j'ai aperçu de loin, en venant, une cavalcade dans votre parc, et je craignais que vous n'en fissiez partie.

BERTHE.

Non. — C'est apparemment mon mari que vous aurez aperçu, avec l'amiral et madame de Chelles... Moi, vous savez, je suis une assez pauvre écuyère... (Souriant.) A peu près de la force de l'amiral.

LORD ASTLEY.

Mais ce bon amiral... il prend de l'assiette... il se défend !... (S'asseyant sur une chaise près du canapé.) Mon Dieu, je suis d'autant plus heureux de vous trouver, que je viens vous faire mes adieux.

BERTHE.

Vos adieux ?

LORD ASTLEY.

Oui, je pars demain.

BERTHE.

Pour longtemps ?

LORD ASTLEY.

Oh ! pour toujours...

BERTHE.

Comment, pour toujours ?... vous allez à Paris ?

LORD ASTLEY.

Non, je retourne chez moi, en Écosse... Il paraît que mes propriétés là-bas ont beaucoup souffert de ma longue absence... Il se présente des circonstances qui me rappellent sans délai... Au fond, j'ai toujours aimé mon pays, et je crois que je vais y prendre mes invalides.

BERTHE.

Oh! milord, vous me faites une vraie peine... vous nous quittez au moment où nous commencions à vous bien connaître, à vous apprécier...

LORD ASTLEY, souriant.

Avouez que vous y avez mis un peu de temps!

BERTHE.

Mon Dieu, milord, je n'ai pas l'habitude de donner ma confiance légèrement; mais, enfin, vous l'aviez gagnée, et je puis dire qu'en vous perdant, ce n'est pas seulement un bon voisin que je regrette, c'est un ami.

LORD ASTLEY, très-grave, après s'être incliné.

Puis-je prendre ce mot au sérieux, madame?

BERTHE, un peu en éveil.

Sans doute.

LORD ASTLEY.

C'est qu'un ami seul, un véritable ami, aurait le droit de vous adresser les paroles graves que je désirerais vous laisser pour adieu.

BERTHE, simple et digne.

Milord !...

LORD ASTLEY.

Ce que j'ai à vous dire, madame, m'est dicté par le plus sérieux intérêt, par le plus profond respect dont une femme puisse être l'objet... Me permettez-vous de parler?

BERTHE.

Vous savez aussi bien que moi, milord, ce que vous pouvez me dire, et ce que je puis entendre.

LORD ASTLEY.

Madame, je le sais en effet; cependant, si j'osais entrer dans votre confiance avec plus de liberté que les convenances communes ne semblent le permettre, il faudrait m'excuser... La discrétion et la délicatesse même me paraissent des devoirs secondaires, quand il s'agit du repos, peut-être de la vie... d'une femme comme vous. (Berthe le regarde fixement, puis prend une attitude qui l'invite à parler. Lord Astley s'incline et poursuit. Pendant le reste de la scène, Berthe écoute avec une dignité triste, sans prononcer un mot, ne répondant que par son attitude, sa physionomie et ses regards.)

LORD ASTLEY.

Il y a quelques semaines, pendant une nuit de fête qui fut ruelle pour nous deux, j'étais à quelques pas de vous, dans ce parc (Il montre la fenêtre.), quand madame de Chelles s'y rencontra avec M. de Savigny... Au moment où une lumière... terrible pour vous et pour moi... jaillit de leur entretien... j'allais les interrompre... Je vous vis alors, à demi égarée, vous avancer d'un pas de fantôme, ne sachant pas vous-même, n'est-ce

pas?... ce que vous alliez dire... ce que vous alliez faire... Votre raison et votre courage dominèrent votre trouble... mais vos forces vous trahirent... vous perdîtes connaissance.. Je puis dire avec vérité qu'en ce moment vous avez sauvé la vie à M. de Savigny ou à moi... Dès cette minute, madame, je vous ai voué dans le secret de mon cœur des sentiments que j'ose croire dignes de vous, ceux d'une estime profonde et d'un respect absolu; ces sentiments, je voudrais vous les prouver par des conseils suprêmes d'un caractère bien délicat sans doute, bien intime, mais que vous daignerez souffrir, je l'espère, comme le testament d'un ami que vous ne verrez plus... (Sur un regard de Berthe, il continue.) Vous traversez une épreuve affreuse, madame, et vous la traversez avec un courage et une dignité admirables... Jamais une scène, jamais une larme, jamais un signe même de soupçon ou de froideur, vous souffrez le martyre, et vous le souffrez sans une plainte... Non-seulement cela est bien, mais cela est habile... Dans la vie, comme à la guerre, la vaillance n'est pas seulement le parti le plus honorable, c'est aussi le plus sûr... Le cœur qui a pu vous échapper un instant, et que vous ménagez avec tant de bonté, ce cœur vous reviendra... il vous est déjà revenu peut-être... car ces passions, violentes comme la foudre, sont aussi passagères comme elle. Persistez dans votre sage et fière conduite... Comptez sur l'avenir qui est encore si long pour vous, je le crois... je l'espère... et cependant... (Il hésite, se lève et reprend.) Donnez-moi le courage d'achever, madame, de remplir jusqu'au bout le pénible devoir que je me suis imposé... dites-moi que je ne puis être suspect à vos yeux de me venger d'une femme et de m'en venger par la calomnie? Non... n'est-ce pas?... Eh bien, il peut venir tel moment, telle

extrémité où votre repos, votre foyer, votre dignité ne seraient plus seuls menacés... Ah! je sais comme vous, je sais trop tout ce qu'il y a eu, tout ce qu'il y a encore de noble, de généreux, de charmant, au fond de cette âme étrange et troublée... mais je sais aussi tout ce qu'il y a de redoutable... Les femmes comme elle, sachez-le bien, sont des astres échappés de leur orbite et qui n'ont plus de lois... ils touchent aujourd'hui à l'héroïsme, demain au crime... Si jamais, elle devenait veuve... gardez-vous!... Adieu, madame... (Il fait quelques pas pour se retirer, puis revenant vers elle.) Vous me pardonnez? (Berthe avance une main qu'il serre avec respect, puis il se dirige vers la porte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AMIRAL.

L'AMIRAL, saluant Berthe dès son entrée.

Je me suis dérobé pour vous faire ma cour, chère madame.

BERTHE.

C'est aimable, amiral.

L'AMIRAL, à lord Astley.

Je ne vous chasse pas, milord, j'espère?

LORD ASTLEY.

Non, je me retirais...

L'AMIRAL.

N'avez-vous pu, chère madame, nous conserver notre excellent voisin?

BERTHE.

Malheureusement, non.

L'AMIRAL, à lord Astley.

Enfin, permettez-moi, mon cher marquis, d'espérer jusqu'au dernier instant. (Ils se serrent la main. Lord Astley sort.)

SCÈNE IV.

BERTHE, L'AMIRAL.

L'AMIRAL.

Eh bien, entre nous, je ne suis pas fâché qu'il s'en aille.

BERTHE, qui s'est remise, avec effort.

Oh! amiral... pourquoi?

L'AMIRAL.

Eh! mon Dieu! à cause de ma belle-fille... Je vous avoue qu'il m'avait paru un peu assidu auprès d'elle, et qu'elle-même... enfin, j'avais conçu des inquiétudes... Il est vrai que, depuis quelque temps, l'attitude de Blanche avec lui était devenue beaucoup meilleure... C'est encore à vous que je dois cela, chère madame, j'en suis convaincu.

BERTHE, douce et triste.

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, je vous assure.

L'AMIRAL.

Et à qui pourrais-je attribuer l'heureux changement qui s'est fait en elle depuis votre arrivée, si ce n'est à vous, à vos bons conseils, à votre exemple?

BERTHE.

Elle est un peu changée, en effet.

L'AMIRAL.

Oh! mais étonnamment... elle n'est plus en l'air comme elle était, toujours avide de mouvement et de dissipation... elle se partage tranquillement entre sa famille et quelques amis... Eh bien, sérieusement... il était temps!... elle abusait beaucoup de la liberté que je lui donnais... Mon Dieu... vous connaissez mes raisons... Mon fils... tête un peu folle aussi, l'avait assez mal dirigée... il lui avait laissé prendre des goûts que je n'ai pas voulu contrarier brusquement... mais je l'avais prévenue... je lui avais dit : « Ma chère enfant, amusez-vous, mais ne touchez pas à l'honneur de mon nom... » (Avec force.) Rappelez-vous bien que, dans ma famille comme à mon bord, je suis grand justicier! » Enfin, Dieu merci, des jours meilleurs sont venus.

BERTHE, qui s'est levée.

Mais oui, Dieu merci, amiral... car vous me faites peur.

L'AMIRAL, lui prenant la main paternellement.

Ah! chère enfant!

BERTHE.

Et où avez-vous laissé Blanche et mon mari, amiral?

L'AMIRAL.

Je les ai laissés au carrefour de l'Étang... Il s'agissait de terminer la promenade par un galop infernal à travers les bruyères... et, ma foi ! comme je vous le disais, je me suis dérobé... Tenez, je crois les entendre ! (Il se lève et s'approche de de la fenêtre.) Oui, les voilà ! ils arrivent comme la tempête ! Ah ! les fous ! (Criant par la fenêtre.) Vous êtes des fous !

BERTHE, à la fenêtre, saluant de la main.

Bonjour !

L'AMIRAL.

L'enfant ! elle a ses cheveux sur le dos ! C'est égal... elle est réellement charmante, n'est-ce pas ?

BERTHE.

Charmante. Tout lui sied.

L'AMIRAL.

Ah ! ceux qui l'ont élevée si mal sont bien coupables... On en eût fait un ange !

SCÈNE V.

LES MÊMES, BLANCHE, en costume d'amazone ; elle entre par la droite.

BLANCHE, riant.

Mes pauvres cheveux s'en vont tous ! — (Elle vient à Berthe et l'embrasse.) Bonjour, toi !... Comment vas-tu ?

BERTHE.

Vous avez bien couru, eh ?

BLANCHE.

Oh ! je ne pouvais plus tenir Black... il était enragé... J'ai les poignets rompus... (Elle remet ses cheveux devant la glace, puis elle pose sur le canapé son chapeau d'amazone autour duquel s'enroule un voile blanc.) Nous avons rencontré monsieur ton fils !

BERTHE.

Ah !

BLANCHE.

Il devient trop joli, tu sais ?... tu me l'enverras demain passer la journée à la Chesnaye, veux-tu ?

BERTHE.

Oh ! non, laisse-le-moi, je t'en prie.

BLANCHE.

Tu as peur que je ne te l'enlève ?

BERTHE, avec un demi-sourire.

Oui... Vous restez à dîner, n'est-ce pas, amiral ?

L'AMIRAL.

Ah ! non... c'est impossible... j'attends ma sœur et les Lajardie ce soir.

BERTHE.

Mais on pourrait les faire prendre d'ici à la gare.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAVIGNY, entrant par la droite.

En même temps que Savigny, entre un domestique qui vient déposer sur une table à droite un grand plateau servi pour le thé ; le même domestique rentre l'instant d'après, et dispose sur un guéridon, près de la table, quelques accessoires.

BERTHE.

N'est-ce pas, mon ami ?

SAVIGNY, très-distrait et préoccupé.

Mais certainement.

L'AMIRAL.

Je vous suis reconnaissant... mais c'est impossible... Ma sœur sera fatiguée et elle sera bien aise... Dès que Blanche sera un peu remise, nous partirons.

BLANCHE, assise à droite.

Oh ! vous me permettrez bien de luncher avec Berthe, amiral... Je suis morte de faim et de soif...

L'AMIRAL.

Soit ! soit !

BERTHE.

Mais cependant, amiral, voyons, si nous faisions une chose... (Elle continue de causer sur le balcon avec l'amiral.)

SAVIGNY, s'approchant rapidement de Blanche, à demi-voix.

Un grand malheur... Vos lettres ont disparu !

BLANCHE, se levant avec terreur.

Berthe !

SAVIGNY.

Je ne sais pas... mais je le crains.

BLANCHE, après une seconde d'accablement.

Si je suis perdue, j'ai ma bague !

SAVIGNY.

Et moi ?

BLANCHE.

Vous?... je ne sais pas même si vous me regretteriez !

SAVIGNY, avec une violente agitation.

Ah! taisez-vous donc!... Mais il faut absolument savoir si c'est elle... A son air, à son langage, à ses yeux, tâchez de le deviner... J'essayerai alors d'expliquer... d'interpréter...je ferai le possible enfin !

BLANCHE, après une pause.

Soit !... Emmenez l'amiral !

SAVIGNY, allant à l'amiral.

Est-ce que vous prenez du thé, amiral ?

L'AMIRAL.

Jamais... Je n'en prenais même pas en Chine, ce qui était fort gênant.

SAVIGNY.

Voulez-vous, pendant qu'il fait encore jour, voir où en sont les travaux de ma galerie... et me donner quelques avis?

L'AMIRAL.

Très-volontiers... Eh bien, ma chère enfant, dans vingt minutes à peu près, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

Oui, amiral... Ayez la bonté de dire qu'on promène Black.

L'AMIRAL.

Je serai là sous la fenêtre... vous n'aurez qu'à me faire signe... (Il sort avec Savigny par la gauche.)

SCÈNE VII.

BLANCHE, BERTHE.

Blanche suit Berthe des yeux avec un intérêt profond et inquiet. Elle se lève, et s'approche de la table à thé en toussant légèrement.

BERTHE.

Tu tousses ?... veux-tu que je ferme la fenêtre ?

BLANCHE.

Je te serai obligée... J'ai eu si chaud... et l'air devient un peu frais... (Berthe va fermer la fenêtre, et revient se placer à droite entre la table et le guéridon qui est un peu en avant; Blanche s'est assise de l'autre côté de la table à gauche.) Tu as vu lord Astley ?

BERTHE.

Oui. Il est venu me dire adieu. (Elle s'occupe de préparer le thé sur le guéridon.)

BLANCHE.

Est-ce qu'il t'a parlé de moi ?

BERTHE.

Quelques mots en passant.

BLANCHE.

Peu aimables, je suppose?

BERTHE.

Indifférents.

BLANCHE.

Pauvre homme ! tant mieux !... Mais cela m'étonne... je l'ai blessé mortellement... dans son orgueil du moins... et je craignais de sa part quelque vengeance.

BERTHE.

Que pouvais-tu craindre?

BLANCHE, la surveillant ardemment.

Que sais-je?... Vrai... il ne t'a rien dit contre moi?

BERTHE, penchée sur le guéridon, où se trouve la bouilloire à thé.

Tu aimes le thé très-fort, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Tu ne me réponds pas... c'est que tu ne veux pas mentir.

BERTHE, souriant.

Oh! je mentirais très-bien comme une autre, s'il le fallait, je t'assure... tout s'apprend... Mais non... il ne m'a rien dit...

BLANCHE, après une courte pause.

C'est donc mon beau-père?

BERTHE.

Comment, ton beau-père? Quoi? (Elle lui verse du thé.)

BLANCHE, souriant péniblement.

Vous causiez ensemble depuis un moment, l'amiral et toi, quand je suis arrivée... C'est donc ton entretien avec lui qui t'a mise dans la disposition où je te vois?

BERTHE, dont les soupçons s'éveillent.

Mais dans quelle disposition? Qu'est-ce que cela veut dire? Je suis comme toujours.

BLANCHE.

Non... Depuis mon entrée ici... le trouble de tes yeux, la sécheresse de tes paroles sont étranges... Il y a quelque chose.

BERTHE, qui s'est assise.

Vraiment, tu imagines cela!

BLANCHE.

Jure-moi qu'il n'y a rien de nouveau entre nous.

BERTHE.

Non... rien de nouveau...

BLANCHE.

De quel ton tu me dis cela! Dis-le-moi donc bien en face... là, dans les yeux!

BERTHE, se levant tout à coup et éclatant.

Ah!... tu veux savoir si j'ai tes lettres, n'est-ce pas?... Eh bien... oui... je les ai! (Blanche se lève brusquement et lui jette un regard farouche. Berthe soutient ce regard, puis elle va rapidement au meuble qui est près de la fenêtre, ouvre le tiroir où elle a mis les lettres, et les lui montrant.) Les voilà!

BLANCHE, après une minute d'hésitation, sombre et menaçante, se rasseyant.

Eh bien... que vas-tu faire?

BERTHE, rejetant les lettres dans le tiroir et se rapprochant.

Te perdre, si tu m'y forces! — Écoute, Blanche... je ne les ai, ces lettres, que depuis quelques heures... et Dieu sait qu'en les prenant, la pensée ne m'était même pas venue de m'en servir contre toi. — Elles ne m'ont rien appris... depuis le premier instant, je savais tout... ce n'était donc pas des preuves que je cherchais... C'était... que sais-je?... c'était la seule consolation des douleurs inconsolables, hélas!... On s'en abreuve, on veut les épuiser jusqu'au fond!... Puis je comptais les remettre, ces lettres, où je les ai prises... et continuer de subir, comme avant, la vie qui m'était infligée... Mais, maintenant... tu le comprends... c'est impossible... Mon existence entre vous deux, quand vous savez que je suis instruite, ne serait plus seulement horrible, elle serait dégradante... J'acceptais le supplice... la dégradation, jamais! — Il faut que tu partes!

BLANCHE, avec un froid désespoir.

Et où veux-tu que j'aille?

BERTHE.

Où tu voudras... mais il faut que tu partes... et dès demain!

BLANCHE.

Quelle raison... quel prétexte donner à mon beau-père pour m'éloigner de vous si brusquement et pour toujours?

BERTHE.

Les prétextes... tu les trouveras! tu n'en as jamais manqué!

BLANCHE, s'irritant.

Si je partais... es-tu bien sûre que je partirais seule?

BERTHE.

Si tu ne partais pas seule... mon malheur n'en serait pas plus grand, et il serait plus digne!

BLANCHE.

Et si je refuse?

BERTHE.

Si tu refuses... dans dix minutes, ton beau-père aura tes lettres!

BLANCHE.

Si tu fais cela... tu sais ce qui m'attend?

BERTHE.

Ah! quoi qu'il arrive... tu ne souffriras jamais ce que tu m'as fait souffrir!... Ne compte pas sur ma pitié!

BLANCHE.

Ta pitié!... je n'en veux pas!... Mais songes-tu qu'en me perdant.. tu ne me perdras pas seule... qu'en livrant ma vie... tu en livreras une autre qui t'est chère!

BERTHE, avec une exaltation croissante.

Ah! tu me rends folle, et tu veux que je raisonne!... D'ailleurs, il y a là des lettres qui ne compromettent que toi... je donnerai celles-là!

BLANCHE.

Remises par toi, elles ne laisseront guère de doute sur mon complice!

BERTHE.

Elles sont telles... qu'elles le justifieraient presque!... Jamais homme ne fut provoqué avec tant d'indignité!

BLANCHE, se levant soudain avec un cri de colère.

Ah!... fais ce que tu voudras... je ne partirai pas!

BERTHE, d'une voix sourde.

Tu as pourtant compris que l'impossible est là!... que je veux en finir! que j'y suis résolue! que je préfère tout... tout, entends-tu? à la vie honteuse qui me serait faite demain!

BLANCHE, se rasseyant.

Je ne partirai pas. (Berthe va résolûment vers le tiroir ouvert et y prend les lettres. Pendant ce temps, Blanche saisit un verre, l'emplit d'eau à moitié, et le pose près d'elle sur le bord de la table. Elle regarde sa bague qu'elle tourmente fiévreusement depuis un instant.)

BERTHE, montrant la fenêtre.

Ton beau-père est là... tu l'entends... je te jure que je vais l'appeler!

BLANCHE, pâle et immobile.

Appelle!

BERTHE.

Ah! tu l'auras voulu! (Elle court à la fenêtre et l'ouvre. Blanche, qui a ouvert le chaton de sa bague, en secoue le contenu dans le verre d'eau. Berthe, près d'appeler, hésite, repousse la fenêtre, puis recule soudain.) Non, c'est une infamie! je ne peux pas! je ne peux pas!... Tiens! voilà tes lettres!... (Elle les jette aux pieds de Blanche.) Sois heureuse! moi, je vivrai misérable... mais, du moins, je mourrai tranquille!... (Épuisée et défaillante, elle s'appuie sur le canapé, et comprime sa poitrine de ses mains.) Oh! que j'ai mal... j'étouffe!... Donne-moi à boire, je t'en prie... (Blanche jette un regard terrible sur le verre d'eau, puis sur Berthe, et semble hésiter. Puis, subitement, rejetant avec un geste d'horreur la pensée qui l'a tentée, elle s'élance vers Berthe.)

BLANCHE.

Laisse-moi t'embrasser... je t'en prie, je t'en supplie... (Elle serre convulsivement sur son cœur Berthe interdite, puis revient rapidement, prend le verre d'eau, et le boit.) Ne crains plus rien, tu es délivrée de moi.

BERTHE, égarée et incertaine.

Quoi?... que dis-tu?... qu'as-tu donc?.. (Elle s'approche de Blanche.) Comme tu es pâle! (Blanche lui montre sa bague ouverte. Berthe pousse un cri.) Malheureuse! Ah! Dieu! Dieu du ciel! (Se détournant et appelant.) Henri! Henri! (Puis elle revient à la hâte auprès de Blanche qu'elle soutient.)

BLANCHE, défaillante.

Ah! n'appelle pas!... C'est inutile, je le sens!... vite... ton pardon!

BERTHE, éperdument.

Oh! oui... oui... je te pardonne... je te pardonne... ma pauvre enfant!

BLANCHE, saisissant la main de Berthe, d'une voix faible.

Oublie!...

BERTHE, pleurant.

Oui... je te le promets... je te le promets! — Henri! Henri! viens! Elle meurt! (Blanche la regarde avec une expression suppliante, et tombe à demi dans ses bras, en étendant convulsivement sa main vers le canapé. Berthe, cherchant fiévreusement à deviner sa pensée.) Quoi?... parle!... Tu veux quelque chose? quoi? parle!

BLANCHE, avec angoisse.

Mon voile! (Elle se redresse avec effort.)

BERTHE.

Ah!... ton voile!... Oui... oui! (Elle court au canapé et détache le voile d'une main tremblante : au moment où elle revient tenant le voile, Blanche tombe foudroyée sur son fauteuil. Berthe pousse un cri de détresse suprême et recule d'horreur; puis elle se rapproche, baise pieusement le front de la jeune morte, et lui étend le voile sur le visage. Elle tombe à genoux et sanglote, la tête dans ses mains. En ce moment, Savigny accourt de droite, et s'arrête soudain atterré devant ce groupe funèbre.)

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

G. D'ANNUNZIO

	fr. c.
La Ville morte, trag. 5 a.	2 »

J BARBIER

Blandine	1 »

J. BARBIER et P. CHOUDENS

Lovelace.	1 »

BARRIÈRE et MURGER

La Vie de Bohème. . . .	1 50

ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ

Madame Mongodin, comédie en 3 actes	2 »

ALFRED BONSERGENT

Malgré tout, pièce en 1 a.	1 »

EDMOND COTTINET

Vercingétorix, drame, 5 a.	2 »

P. DÉROULÈDE

La plus belle fille du monde.	1 »

ALEXANDRE DUMAS FILS

L'Ami des femmes, comédie en 5 actes.	2 »
La Princesse de Bagdad, comédie en 3 actes. . .	2 »

AUGUSTE GÉNÉRÈS

Frédérique, pièce en 4 a.	2 »

HENRI LAVEDAN

	fr. c.
Le Prince d'Aurec, comédie en 3 actes.	2 »

GEORGES LECOMTE

Mirages, drame en 5 actes.	2 »

JULES LEMAITRE

L'aînée, comédie. . . .	2 »

LE SAGE

Arlequin colonel, opéra-comique en 2 actes . . .	2 »

PAUL MAHALIN

Valmy, drame hist. 5 actes.	2 »

HENRY MEILHAC

Décoré	2 »

H. MEILHAC et L. GANDERAX

Pepa, comédie en 3 actes.	2 »

H. MEILHAC et PHILIPPE GILLE

Ma camarade, pièce, 5 a.	2 »

PAUL MEURICE

Struensée, drame	4 »

P. MEURICE et A. VACQUERIE

Antigone	4 »

ÉDOUARD PAILLERON

Cabotins! comédie, 4 actes.	2 »

ADRIEN VELY

Une lecture, comédie. . .	1 »

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 27780-12-98. — (Encre Lorilleux).